


ASSOCIATED MEDICAL SERVICES INCORPORATED
MEDICAL CARE BY PREPAYMENT

~~1/2~~ 1

ESSAI
SUR
LES EAUX
MINÉRALES FERRUGINEUSES
DE SPA.

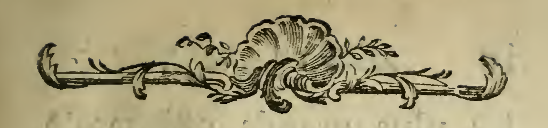
Par Mr. SANDBERG, Médecin
auxdites Eaux.

. . . . In internos penetrans levitate recessus,
Sanguineam subiget commixto sulphure molem,
Firmabitque tonum fibris, motuque citato,
Nervosum eliciet quassato è sanguine rorem.
GEOFFROI HYGIEINE, pag. 15.



A LIEGE & à SPA,
DE L'IMPRIMERIE DE BOLLEN, FILS.

M. DCC. LXXX.



AVERTISSEMENT.

JE n'ai d'autre prétention en publiant cet Eſſai ſur nos Eaux minérales, que celle de donner quelques avis utiles aux perſonnes qui en font uſage. Je ne puis ni ne veux être Auteur. Il en eſt de la Médecine comme de la Poéſie, on naît ce que l'on doit être dans ces arts &

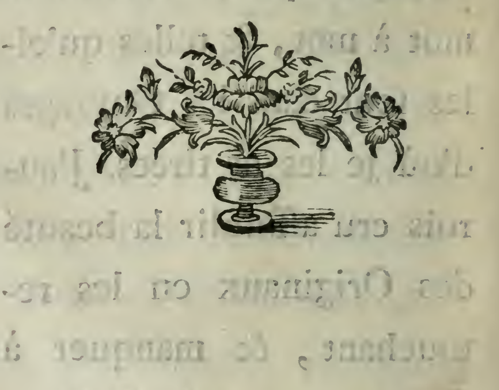
les plus grands efforts de génie ne produiront rien de tranſcendant, ſi vous êtes né pour la médiocrité. Je ſuis de ce nombre, & ne m'en plains pas, pourvu que je ſois utile. Les conſeils que je donne, ne ſont pas même à moi. Je les ai puiſés dans les excellents Traités de Diététique qui ont paru depuis le commencement de ce ſiecle. Je

ſuis donc bien plutôt ici l'Editeur des idées des autres que des miennes. Il m'eſt arrivé pluſieurs fois de rendre les penſées de l'Auteur que je conſultois mot à mot, & telles qu'elles ſont dans les Ouvrages d'où je les ai tirées. J'aurois cru affoiblir la beauté des Originaux en les retouchant, & manquer à des Auteurs reſpectables,

de m'approprier leurs idées en les traveſtiſſant.

Quid verum atque decens, curo & rogo, & omnis in hoc ſum.

HORAT. Ep. I.



ESSAI



ESSAI SUR LES EAUX MINÉRALES FERRUGINEUSES DE SPA.

CHAPITRE PREMIER.

De l'utilité des Eaux minérales en général.

A Médecine ſpéculative doit beaucoup, ſans doute, à l'activité induſtrieuſe & au zele infatigable des Moder-

nes ; les découvertes lumineuses qu'elle doit à la Physique expérimentale, les recherches profondes des Chymistes, les secours multipliés que lui fournit tous les jours l'Anatomie, ont répandu le plus grand jour sur l'économie animale.

Depuis la découverte de la circulation du sang, objet des recherches de tant de Savants de toutes les nations pendant six mille ans, & dont la gloire étoit due au travail opiniâtre du célebre Harvey, les prestiges de l'erreur sont dissipés : tout a cédé au flambeau de l'expérience ; les sources de la vie sont connues, le méchanisme admirable du corps humain cesse d'être un secret impénétrable ; & s'il manque encore quelque chose à

nos connoiſſances, c'eſt que l'homme ne peut pas tout, & que ſes facultés ſont limitées.

La Médecine pratique n'eut pas beſoin de ces ſecours. L'amour de la vie, la crainte de la mort, tyran de l'ame foible & puſillanime, éclaira de bonne heure l'homme ſur le beſoin qu'il avoit de cultiver l'art de mettre ſes jours à couvert des infirmités qui le ménaçoient, & de guérir les maladies dont il avoit le malheur d'être attaqué.

Toujours agiſſante, la Médecine pratique mépriſa long-temps les dogmes de la Philoſophie; toujours jugée par les événements, c'étoit par des faits, & non par des raiſonnements, qu'elle crut devoir éta-

blir les fondements d'un art qui devoit être utile & précieux à l'humanité. Frappés des ressources étonnantes de la nature dans la conservation des individus, les Anciens s'empresserent à l'étudier. Simples spectateurs d'abord de cette sage ouvriere, toute leur science se borna à la suivre, à l'imiter dans ses procédés; uniquement occupés de cet objet, familiarisés avec la marche de leur guide fidele & invariable, ils donnerent de la consistance à une doctrine que tout portoit à croire insusceptible d'en recevoir; ils allerent même jusqu'à diriger la nature elle-même dans ses écarts, à la soutenir dans son impuissance, à deviner le bon ou le mauvais succès de ses pro-

cédés, & ils euſſent porté l'art de guérir au plus haut point de perfection, ſi toujours attachés à l'obſervation qui les avoit ſi bien ſervis, ils ne ſe fuſſent laiſſé emporter par l'eſprit de ſyſtême, & ſéduire par le brillant des hypotheſes.

Hyppocrate avoit bien prévenu tout le mal qui pouvoit naître pour la Médecine de cette fureur de vouloir tout expliquer; c'eſt ce qui l'engagea à ſéparer cette ſcience de la philoſophie, dont il craignoit la ſéduction. Il nous précautionna contre l'illuſion, en obſervant avec cette force & avec cette énergie que donne la perſuaſion, qu'il ne falloit point chercher des principes merveilleux pour en faire la baſe de la Médecine; que cette

espece de liberté n'étoit accordée qu'aux arts qui étoient au-dessus de la portée des hommes, & qui ne pouvoient être d'aucun usage dans la société; qu'il falloit marcher d'après ce qu'on avoit de connoissances certaines, & en déduire des connoissances aussi certaines. Il l'a fait, & on peut dire que ce qu'il nous a laissé sur la Médecine, est un trésor inépuisable, dont le temps a scellé la vérité & a fait sentir tout le prix. (*a*)

Malheureusement, ces leçons sages du Pere, ou plutôt du Dieu de la Médecine, furent oubliées après la mort de ce grand homme. Entraînés, subjugués par l'éloquence des Philosophes, les Médecins adop-

(*a*) Lorry, Essais sur les aliments, p. XIII.

terent une méthode moins pénible & plus conforme aux opinions reçues : Dialecticiens, Métaphysiciens, Physiciens, Chymistes, selon que le temps & les circonstances l'exigeoient, ils défigurerent un art qui avoit mérité des autels à ses inventeurs. Depuis cette malheureuse époque les sophismes tinrent lieu de vérités : l'amour illusoire du Prosélitisme, l'esprit d'innovation donnerent naissance aux systêmes les plus absurdes ; la pratique des anciens fut oubliée ; une épreuve de plusieurs siecles n'empêcha pas qu'on n'abandonnât leurs remedes. Les Novateurs en imaginerent une infinité, d'un ordre nouveau, insolite, périlleux même.

Revenus de ce long délire, nous avons repris le goût de l'observation ; nous avons abandonné les hypotheses pour suivre les traces de la nature & pour épier ses mouvements : qu'en est-il arrivé ? on a retrouvé l'édifice bâti par Hyppocrate précisément au même point où ce grand homme l'avoit laissé ; mais du moins a-t-on acquis des matériaux immenses & qui s'accroissent tous les jours ; & sur-tout a-t-on remporté de toutes ces erreurs, la conviction précieuse que nous devons suivre une route nouvelle, & que nous n'en devons pas suivre désormais d'autre. (*a*)

Nous avons abandonné les remedes douteux, dont le nombre

(*a*) Lorry, *ibid.* p. xvi.

nous ſurchargeoit, pour n'adopter que ceux auxquels une longue expérience avoit imprimé le ſceau de l'efficacité. Entre ceux-ci les Eaux minérales doivent tenir le premier rang ; les ſiecles les plus reculés en adopterent l'uſage, elles furent connues au pere de la Médecine ; & quelles que puiſſent avoir été les révolutions qu'a ſubi l'art de guérir, elles n'ont jamais ceſſé d'avoir la prééminence ſur toutes les reſſources qu'il employoit contre les maladies chroniques.

Compoſées par la nature dans les entrailles de la terre, leurs principes ſont ſi ſavamment combinés, que tout l'art des plus habiles Médecins ne pourra jamais parvenir à les imiter parfaitement.

La nature, dit Mr. Sauvage, nous donne libéralement ce remede, pour nous inviter à y avoir plus souvent recours dans nos infirmités : elle a épargné autant qu'il a été possible notre délicatesse, notre goût; elle a tempéré leur vertu, leur force, & les a proportionnées à une infinité de tempéraments. Nous tirons des plantes, des animaux & des fossiles bien des médicaments; mais ils ont presque tous besoin de préparations chymiques ou galéniques. Les Eaux sont un remede tout prêt. La nature, occupée ailleurs à notre nourriture ou à nos autres besoins, ne semble s'être occupée ici que du soin de notre santé. Les autres remedes sont

d'un uſage dangereux, difficiles à compoſer, encore plus à manier : le moindre manquement, le moindre oubli de la part de l'Artiſte qui les prépare, les rend d'une vertu toute contraire, ſouvent vénimeuſe. Ici nous n'avons à craindre ni l'ignorance, ni l'infidélité de l'ouvrier, qui eſt le Créateur même.

Ce ſont ces qualités précieuſes qui ont mérité aux Eaux minérales la juſte célébrité dont elles jouiſſent. Tous les peuples de l'univers, ſi différents entr'eux par leurs opinions, leurs préjugés, leurs tempéraments, leurs maximes, s'accordent tous ſur les éloges qu'ils donnent à ce remede unique. Le François court à ſes

Eaux de Paſſy ; l'Anglois va reſpirer à Bath ou à Briſtol : depuis le froid Moſcovite, qui préconiſe les vertus de ſes bains d'Olonitz, juſqu'au brûlant Egyptien, toutes les nations ont leurs ſources ſalutaires, où elles vont diſſiper des maladies rebelles & invétérées, & puiſer dans leurs eaux le rare avantage d'une ſanté inaltérable.

Entre tous les lieux courus, fréquentés depuis tant de ſiecles, il eſt un endroit privilégié, dont les eaux ont effacé toutes les autres par le nombre & l'éclat des cures qu'elles ont opérées : cet endroit eſt Spa, dont je vais parler au Chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Situation de Spa, nombre & ancienneté de ſes Fontaines, leur célébrité.

LE Marquiſat de Franchimont, dont le Bourg de Spa fait partie, eſt ſitué au Sud-Eſt de Liege, au 23e. degré 15 minutes de longitude, & au 50e. degré 36 minutes de latitude ſeptentrionale. La nature du ſol en général argilleuſe & ſchiſteuſe, la longueur des hivers rendus très-froids par le vent de Nord-Oueſt, qui y regne pendant ſix mois de l'année, les émanations des minéraux, & ſur-tout du fer qui ſe trouve preſque partout, rendent ce pays peu fertile.

Ce n'eſt que par un travail opiniâtre & à force d'engrais, qu'on peut arracher quelques productions aſſez médiocres à cette terre ingrate; mais en revanche l'air y eſt très-ſain, les habitants en ſont robuſtes, & le gibier y eſt excellent.

C'eſt à peu près au centre de ce pays peu favoriſé de la nature, que Spa eſt ſitué. Entouré de montagnes qui le preſſent de toute part, mais ſur-tout du côté du Nord; environné de terres incultes qui en rendoient l'abord dangereux & fatiguant; ce n'eſt qu'aux ſuccès étonnants qui ſuivirent l'adminiſtration de ſes eaux, qu'il dut l'avantage d'être jadis connu & fréquenté.

L'Epoque de la découverte de ces eaux fameuſes eſt enveloppée dans les ténebres de la plus haute antiquité. Le premier Auteur qui en parle, eſt Pline, qui au livre 31 de ſon Hiſtoire naturelle, en décrit les propriétés ſous le nom de Fontaine de Tongres. Les vertus qu'il leur attribue, les détails dans leſquels il entre dans la deſcription qu'il en fait, s'accordent exactement avec les phénomenes que préſentent les ſources de Spa, qui pouvoient être connues du temps de ce célebre Naturaliſte. (*a*)

(*a*) *Tungri civitas Galliæ fontem habet inſignem multis bullis ſtillantem, ferruginei ſaporis, quod ipſum non niſi in fine potûs intelligitur: purgat hic corpora, tertianas febres, calculorumque vitia diſcutit, eadem aqua igne admoto turbida fit, ad poſtremum rubeſcit.*

D'ailleurs, la proximité d'Aix-la-Chapelle, que les Romains chérissoient à cause de ses sources chaudes & abondantes, peut lui avoir facilité les moyens de connoître les nôtres : & ce qui dans un cas douteux peut tenir lieu de preuve & rendre la chose du moins probable, si elle ne la rend certaine, c'est qu'à deux petites lieues à l'Est de Spa, en deçà du village de Hockay, il existe encore des ruines d'une levée jettée par cette nation belliqueuse, à travers les landes qui nous environnent de ce côté, & dont la direction porte sur Aix-la-Chapelle.

C'est donc à tort que la Ville de Tongres voudroit se prévaloir de ce passage de Pline. Ses eaux fades

des & bourbeuſes, & qui à peine ont quelque choſe de minéral, n'ont aucune des vertus, aucune des qualités qui puſſent légitimer ſes prétentions. Guiuhiard & Fiſen, tous deux Hiſtoriens eſtimés & impartiaux, s'expriment clairement là-deſſus. Le premier, page 34 de ſon Hiſtoire de la République de Liege, ſe ſert de ces termes : Les Bourgeois de Tongres montrent une ancienne Fontaine dont l'eau eſt trouble : & ils aſſurent que c'eſt la même que Pline a décrite, & qu'elle en poſſede les vertus. Mais l'ayant fait examiner tant par les Médecins du lieu, que par des Médecins étrangers & ſavants, l'examen le plus ſcrupuleux n'y a rien trouvé qu'une eau fade &

dépourvue des qualités de la Fontaine de Pline, rapportée par Hubert Thomas. (*a*)

Fisen n'est pas moins positif. On montre, dit-il, page 9 de son Histoire de Liege, près des murs de Tongres, une Fontaine qu'on dit être celle dont Pline a parlé, malgré qu'elle soit presque tarie aujourd'hui & ses prétendues vertus évanouies. Pour moi je crois que c'est bien plutôt des eaux de Spa dont ce grand homme a fait men-

(*a*) *Hi homines, scilicet Tungrenses, monstrant in isto loco antiquum fontem, cujus aqua subturbida, eundemque cum Plinii illo esse, ac vires ei adscriptas possidere : verùm nos præviâ inquisitione diligenti, consultisque aliquot non indigenis tantùm, sed exteris medicis, neque fontem Huberto Thomæ nominatum hoc loco extare, neque vires illas & facultates habere usquam invenimus.* De Leod. Republ. p. 34.

tion : d'autant qu'on ne peut douter que ce lieu n'ait été une des dépendances de cette Ville fameuſe, & que c'étoit l'uſage chez les Romains d'étendre la domination d'une Ville, non-ſeulement à ſon enceinte, mais auſſi au territoire dont ſes loix gouvernoient les habitants. (*a*)

Ces autorités, jointes aux raiſons que j'ai alléguées plus haut, ont toujours prévalu : & quels qu'aient été les efforts qu'a faits

(*a*) *Oſtentatur hodiè fons propè muros urbis quem aiunt eſſe illum à Plinio celebratum, quamquàm penè jàm aruerit, atque adeò evanuerit vis medica. Ego quidem, in Fontes Spadanos propendeo magis, quàm in Tungrorum finibus fuiſſe dubitari non poteſt..... Et civitatem appellant Scriptores Latini, non murorum dumtaxat ambitum, ſed certis legibus coactam populi multitudinem.* Fiſen, Hiſtor. Leod. p. 9.

Mr. Bresmal, pour rétablir la réputation des eaux de Tongres, ses tentatives ont été vaines. L'analyse qu'il en a donnée en 1701, n'a convaincu personne, & elles sont restées dans l'oubli dont il avoit tâché de les tirer.

Si les commencements de Spa sont si obscurs; si nous ne pouvons percer le voile qu'une longue suite de siecles a jetté sur ses premiers succès, en nous rapprochant des temps où nous vivons, nous voyons ces sources précieuses jouir de la plus haute considération.

Une ancienne tradition que les habitants de ce Bourg ont conservée soigneusement, nous apprend qu'on y a vu un Roi de Danemarck & une Reine de Sue-

de; qu'en 1576 le Duc de Nevers y vint; qu'il fut ſuivi l'année d'après par la fameuſe Marguerite de Valois, Reine de France. Un monument poſé dans l'Egliſe paroiſſiale du Bourg, atteſte que l'infortuné Henri III, Roi de France & de Pologne, en but les eaux en 1585. Henri IV, l'idole des François, ſe guérit, ſelon les Mémoires de Sully, en buvant les eaux de Spa. Charles II, Roi d'Angleterre, puiſa la ſanté dans ces ſources célebres en 1654. Enfin, comme ſi la deſtinée de ces eaux étoit de conſerver des jours précieux à l'Europe, Pierre-le-Grand y vint en 1717. Un monument qu'il y a fait placer après ſon retour dans ſes Etats, apprend à toute la terre,

qu'accablé d'infirmités il trouva son salut dans ce remede merveilleux. Ce témoignage éclatant & éternel de la reconnoissance d'un Prince tel que Pierre I, est trop glorieux pour Spa pour être tû; il mérite d'être transcrit en entier : le voici avec sa traduction.

PETRUS Primus, D. G. Russorum Imperator,

Pius, felix, invictus,

Apud suos militaris disciplinæ Restitutor,

Scientiarum omnium, artiumque Proto-Sator,

Validissimâ bellicarum navium proprio marte constructâ classe, auctis ultrà finem exercitibus suis,

Ditionibus tàm avitis quàm bello

partis, inter ipſas Bellonæ flammas in tuto poſitis,

Ad exteros ſe convertit,

Variarumque per Europam gentium luſtratis moribus,

Per Galliam ac Namurcum atque Leodium,

Has ad Spadanas Aquas,

Tamquàm ad ſalutis portum pervenit,

Saluberrimiſque præſertim Geronſterici fontis

Feliciter potis,

Priſtino robori, optatæque incolumitati

Reſtitutus fuit

Anno M. DCC. XVII, *die* XXIII *Julii.*

Reviſiſque dein Batavis,

Avitumque ad imperium re-

versus, æternum hocce gratitudinis suæ monumentum

Hìc apponi præcepit

Anno M. DCC. XVIII.

TRADUCTION.

PIERRE Premier, par la grace de Dieu, Empereur de toutes les Russies,

Pieux, heureux, invincible,

Restaurateur de la discipline militaire chez ses sujets,

Créateur de toutes les sciences & des arts dans ses Etats,

Ayant construit par la force de son génie une flotte formidable de vaisseaux de guerre, & rendu ses armées innombrables,

Après avoir mis en sûreté ses

Etats héréditaires & les fruits de ſes conquêtes,

Au milieu des horreurs de la guerre eſt allé chez l'étranger,

Et ayant étudié les mœurs des différents peuples de l'Europe,

Il s'eſt rendu par la France, Namur & Liege

Aux Eaux de Spa,

Comme à un Port de ſalut,

Où ayant bu avec ſuccès ces Eaux ſalutaires, principalement de la ſource de Geronſtere,

Il a recouvré ſes premieres forces & une ſanté long-temps deſirée, l'an 1717, le 23 de Juillet.

Après avoir revu les Bataves, & de retour dans ſon Empire,

Il a fait ériger ici ce monument éternel de ſa reconnoiſſance l'an 1718.

Depuis cette époque, qui frappa d'admiration tout l'univers intéreſſé à la conſervation de ce Héros, les eaux de Spa ont pris l'aſcendant ſur toutes les autres eaux, qu'elles conſervent encore aujourd'hui. Chaque année a été un nouveau triomphe pour elles; ſes liſtes ſont illuſtrées des noms des premiers Princes de l'Europe; & l'année 1780 ſera à jamais chere à cet endroit, par l'honneur infini que lui fait la viſite de Guſtave III, Roi de Suede, qui y eſt ſous le nom de Comte de Haga.

Ces avantages, quelque grands qu'ils puiſſent être, Spa les partage avec d'autres endroits renommés par leurs eaux minérales. Les eaux de Forges en France, celles

de Pirmont en Allemagne, & tant d'autres qu'il ſeroit trop long & ennuyeux de nommer, peuvent auſſi ſe prévaloir du mérite de l'antiquité, & du nombre des perſonnes illuſtres qui les ont fréquentées; mais une gloire qui n'appartient qu'à Spa, c'eſt d'avoir fixé la confiance des plus grands Médecins que l'Europe ait donnés depuis deux ſiecles.

Sydenham en Angleterre; Boërhave en Hollande; van Swieten à Vienne; Lorry, Tronchin, Boiſſonnier, Petit à Paris; Tiſſot à Lauſanne, tous ces grands hommes, dont le nom ſeul vaut un éloge, & dont l'autorité doit être déciſive en Médecine, ne tariſſent point ſur les qualités qu'ils

donnent aux eaux minérales ferrugineuses de Spa.

Boërhave sur-tout, ennemi ouvert de la Poly-pharmacie, si réservé, si timide dans l'administration des remedes même les plus accrédités, ne balance pas un instant de mettre ces sources martiales au-dessus de tous les autres remedes dans les cas les plus embarrassants.

Si l'on donne, dit-il, ces eaux coupées avec le lait à ces personnes exténuées & mourantes, dont le sang est appauvri, & les fibres si lâches qu'elles ne peuvent soutenir l'impression du mouvement nécessaire à la vie, ce n'est plus ici un remede humain, ce sont des miracles qui s'effectuent & qui

étonnent ; c'eſt une main divine qui les arrache des bras de la mort... L'art cede ici à la nature ; jamais, malgré toutes mes tentatives, je n'ai pu produire rien d'approchant : auſſi ces eaux ont toujours mérité les plus grands éloges ; & Sydenham a bien raiſon, quand il dit, que ſi, dans les maladies de nerfs opiniâtres, les autres préparations de fer ne réuſſiſſent point, il ne faut point balancer d'envoyer ces malades aux eaux de Spa. (*a*)

(*a*) *Si hæ acidulæ corporibus debiliſſimis dentur, manu quaſi divinâ inſtaurantur ; ſumant illas cum lacte recens mulcto, quod inde non coagulatur, ſed contrà diluitur. Certè hìc ſubſiſtit ars, & cedit naturæ ; nam nunquam ſimile quid ullâ ratione formare potui..... magnis encomiis ſemper celebratæ ſunt hæ aquæ, & de iis meritò, dicit Sydenhamus, quod ſi aliæ ferri præparationes morbo vincendo ſint impa-*

D'après ces grands témoignages la fortune de nos eaux a été fixée pour toujours. L'Anglois, qu'un esprit inquiet & avide de savoir arrache de bonne heure de son Isle, y perça un des premiers : il vint y déposer le vice héréditaire d'une existence foible & languissante, (*) & la reconnoissance lui en fit publier les vertus.

A cet éveil donné par une nation dont le foible n'est pas d'être prôneuse inconsidérée, l'Europe entiere y accourut en foule. L'Américain même traversa les mers pour s'y rendre. Bientôt l'enceinte

res, ægri ad Aquas Spadanas ablegari debeant. Herman. Boërhave, prælect. de morbis nervorum. Tom. I. p. 180.

(*) La consomption.

de Spa fut trop étroite pour contenir tant de monde ; les limites en furent reculées. L'habitant de Spa, doux & officieux, répondit aux vues d'un gouvernement ſage & éclairé : tandis que les Etats du pays conſtruiſoient la belle chauſſée qui conduit de Liege à ce Bourg fameux, il travailloit à l'embelliſſement de l'intérieur de l'endroit. Les chaumieres firent place à des bâtiments mieux conſtruits & plus commodes. Le Grand-Hôtel, l'Hôtel de Lorraine, le Lion-Noir, l'Orange, le Luxembourg, le Cornet, la Cour de Verſailles, le Loup, la Cour de Londres, l'Hôtel d'Autriche, l'Hôtel de Bourbon, &c. &c. ſont des bâtiments qui pourroient figurer dans les Capitales. Mais au-

cun de ces édifices n'approche de la magnificence & de la grandeur du Vaux-Hall & de la Redoute. Ces Palais, conſacrés aux plaiſirs de l'étranger, font un effet tout particulier au milieu des montagnes ſourcilleuſes & ſauvages dont Spa eſt environné.

L'activité & le zele des habitants ont pouſſé les embelliſſements plus loin. Les chemins qui conduiſoient aux Fontaines, étoient difficiles, ſouvent impraticables; la vigilance du Magiſtrat y a pourvu: des chauſſées conſtruites à grands fraix & bordées d'arbres des deux côtés, en rendront déſormais l'accès facile & agréable. Enfin il manquoit des promenades à Spa, l'induſtrie, ſoutenue par le courage,

en

en a établi de magnifiques. La forêt qui couronne les montagnes inacceſſibles qui dominent le Bourg du côté du Nord, eſt percée d'allées, où l'étranger, accoutumé aux beautés froides & monotones de l'art, rencontre à chaque pas la nature ſimple & majeſtueuſe, qui le tranſporte & l'étonne.

Paſſons à ce qui rend Spa infiniment plus intéreſſant; ce ſont ſes ſources minérales.

Entre un grand nombre de Fontaines qui jailliſſent tant à Spa que dans ſes environs, il en eſt ſix principales; (les cinq premieres ſont les ſeules dont on faſſe uſage) : ce ſont le Pouhon, la Sauveniere, la Groisbeck, la Géronſtere, le Tonnelet, & le Watroz.

Le Pouhon sourd au centre de Spa, & dans l'endroit le plus déclive de la place. Cette Fontaine célebre, dont il se fait des envois prodigieux tous les ans, & qui paroît être la plus ancienne des Nymphes de ce lieu, est aussi la plus abondante. Elle jaillit des fentes du rocher, dans lequel est creusé son bassin, par plusieurs jets, dont le plus considérable vient du côté du Nord-Est. Ce bassin est long, à peu près, de trois pieds un quart, large de deux pieds trois pouces, & profond de trois pieds un quart. Il contient environ quinze cent livres d'eau; l'abondance de cette source est telle, qu'en moins de trois heures on en peut renouveller les eaux.

La ſource eſt couverte d'une niche, qui par ſa ſimplicité & le mauvais goût de ſa conſtruction, ne répond guere à la réputation que cette ſource s'eſt faite par tout l'univers. L'Etranger, rempli des idées avantageuſes qu'il s'eſt formées de ces eaux, doit être dans le dernier étonnement de les voir auſſi négligées; & les Officiers municipaux, qui ont la manutention de la police, feroient inexcuſables à ce ſujet, ſi les dépenſes qu'on a été obligé de faire depuis quelques années, n'euſſent abſorbé les revenus de la Communauté.

La Sauveniere à laquelle pluſieurs Auteurs donnent auſſi l'avantage de l'ancienneté ſur toutes les autres ſources, eſt ſituée ſur une

montagne éloignée d'une demi-lieue & à l'Eſt de Spa : elle naît d'un rocher qui regarde du Midi au Septentrion. Cette ſource eſt dominée du côté du Sud par les landes qui nous environnent de ce côté, qui s'étendent fort loin, & où les habitants du lieu vont chercher, dans les tourbieres qui y ſont communes, de quoi ſe chauffer en hiver. De toutes les ſources la Sauveniere eſt la moins abondante; ſon baſſin eſt couvert d'un dôme de pierre de taille, & le tout entouré d'un parapet de même pierre.

A quelques pas de la Sauveniere eſt ſituée la Groisbeck : voiſine de celle-ci elle en poſſede les vertus; elle a de plus celles d'ê-

tre éminemment diurétique & plus pétillante que l'autre. Sa niche bâtie en 1651 par le Baron de Groisbeck, tomboit de vestuté. Mr. le Marquis de Croix, dont l'épouse étoit de la famille de ce Seigneur, vient de l'orner d'une niche magnifique & digne de lui.

A trois quarts de lieue de Spa, en tirant du côté du Midi, jaillit la Géronstere ; Fontaine fameuse & unique dans son espece, précieuse par le souffre volatil & incoërcible qu'elle possede éminemment sur toutes les autres eaux minérales acidules. Cette eau d'une efficacité reconnue contre la convulsibilité des nerfs, merveilleuse dans les maladies de consomption & dans la plupart des incommo-

dités du sexe, est contenue dans un bassin taillé dans le roc, & couverte d'un dôme soutenu par quatre colonnes de marbre rouge, qu'elle dut à la générosité du Comte Conrard de Bourgsdorff, Conseiller d'Etat de l'Electeur de Brandebourg en 1651.

Le Tonnelet trop négligé peut-être ci-devant, & devenu fameux par l'éloge qu'en a fait Mr. Tissot dans la derniere édition de son Traité de la santé des Gens de Lettres, p. 207, & par les querelles dont il a fourni le sujet entre le Docteur Lucas & Mr. de Limbourg l'ainé, est éloigné de Spa d'une demi-lieue, à quelque distance de la Sauveniere en tirant sur la gauche. Sa source abondante

eſt contenue dans deux baſſins qui ſe touchent : des canaux de décharge conduiſent ſes eaux vers un bâtiment qu'on y a conſtruit depuis peu, & où on a établi des Bains chauds & froids, qui commencent à être en vogue, & dont l'uſage peut, dans beaucoup de cas, être ſuivi des plus grands ſuccès.

Le Watroz, la plus négligée de toutes les Fontaines, auroit ſon mérite dans un Pays où la nature auroit été moins prodigue de ſes bienfaits. Il eſt ſitué entre la Sauveniere & le Tonnelet, dans une prairie marécageuſe & preſque inacceſſible.

CHAPITRE III.

De l'origine des Fontaines minérales de Spa, & des principes qui les minéralissent.

Est quadam prodire tenùs si non datur ultra.
HORAT. Episst. I.

LES connoissances que nous devons à une étude plus approfondie de la nature & de ses opérations, ne nous laissent plus douter que la terre resserre dans son sein des réservoirs immenses d'air, d'eau & de feu. Ce dernier élément qu'il est si difficile de saisir, & dont nous ne pouvons juger que par ses effets sur la matiere qu'il semble modifier à son gré,

nous vient, ſelon Mr. de Mairan, de deux ſources, le ſoleil & le centre de notre globe, qui en contient bien davantage : (*a*) reſſerré par le poids énorme des couches de terre, qui le preſſent de toute part, ſon activité y eſt extrême.

C'eſt à l'action de cet agent merveilleux qu'on doit rapporter les plus ſublimes opérations de la nature. Les météores qui brillent dans les airs, les volcans qui, depuis tant de ſiecles, ne ceſſent de vomir des torrents de feu dans différentes parties du globe, les ouragans, les tonnerres ſouterreins ſont des preuves manifeſtes de ſa puiſſance.

(*a*) Mém. de L'Acad. Royale des Sciences, année 1765.

C'est à lui que nous devons nos sources salutaires, dont il affine & subtilise les principes, & dont la savante combinaison sera toujours au-dessus de notre pénétration.

La quantité immense d'eau qui circule sur la superficie de la terre, & celle qui est contenue dans les abymes souterreins, est continuellement pénétrée de ce fluide actif. Le mouvement qu'il lui imprime, la volatilise, & fournit matiere aux évaporations abondantes que l'air dissout à mesure, & que les vents transportent de tout côté.

C'est à cette eau suspendue dans l'air, que nous devons la formation des nuages que le froid de

ces régions, & le ſommet des montagnes condenſent, qui retombent en pluies qui fertiliſent la partie ſeche du globe, & forment à ſa ſurface les rivieres & les fleuves qui y circulent, & dans l'intérieur donnent naiſſance aux courants & aux fontaines, qui ſont ſujettes à varier ſelon l'état de ſéchereſſe ou d'humidité de l'atmoſphere.

Il eſt d'autres Sources, dont le cours eſt toujours égal, & la température à peu près la même. Celles-ci ſourdent de très-profond, & ſont le produit des évaporations ſouterreines. L'action du feu étant telle au-dedans que nous venons de le démontrer, la force de la chaleur y entretient une évaporation continuelle, dont les ſuites ſe por-

tent à la voûte des cavernes intérieures, où les vapeurs ſe répandent dans une température plus froide, ſe condenſent, ſe réuniſſent en corps, & forment des eſpeces de nuages qui ſe réſolvent en pluie, qui tombe du haut de ces cavernes en bas.

C'eſt cette diſtillation continuelle en quelques endroits, qui entretient les lacs ſouterreins, & qui fournit la plupart des Fontaines, qui ſont invariables dans leur cours, & à l'abri de toute influence de l'état de l'atmoſphere. (*a*)

Telles ſont les différentes ſources d'eau minérale dont la nature a gratifié le Bourg de Spa. Elles ſourdent toutes des rochers ſchiſ-

(*a*) Voyez l'Abbé Richard, Hiſtoire de l'air.

teux, dans lesquels on a creusé leur bassin : leurs eaux sont limpides, plus légeres que l'eau commune distillée; ce qu'on ne peut attribuer qu'à l'air fixe surabondant qu'elles contiennent. Pendant les chaleurs de l'été, elles sont d'un ou deux degrés plus froides que l'air extérieur ; en hiver, elles sont plus chaudes, parce qu'elles retiennent la température constante du milieu par lequel elles passent. Elles n'éprouvent que peu ou point de variation de la part de l'atmosphere; le seul changement qu'elles puissent subir de ce côté, est le plus ou le moins d'esprits qu'elles contiennent, dont l'évaporation est toujours rélative au plus ou moins de pression que fait sur elles la pesan-

teur ou la légéreté de l'air environnant.

Ces esprits, ou plutôt ce gas, qui les pénetrent & les divisent, se manifestent à l'œil. D'un moment à l'autre il se forme des courants de cette matiere gazeuse, qui partent du fond du Bassin, traversent l'eau avec rapidité, & viennent crever en forme de bulles très-brillantes, & avec une espece de sifflement à la superficie. Cette dissipation du principe volatil de nos eaux minérales est considérable. Pour s'en assurer, il ne s'agit que de plonger un grand verre à boire dans l'une ou l'autre de nos Fontaines : on le renverse en même temps, lorsqu'il est plein d'eau, & on le tient en cet état

ſur la ſurface de la Fontaine, & à l'endroit du bouillon, les bords plongés dans l'eau, afin que l'air extérieur ne puiſſe y entrer. Ce verre ſe vuide en quelques minutes de toute l'eau qu'il pouvoit contenir : elle en eſt expulſée par ce principe volatil, ſpécifiquement plus léger qu'elle, & qui ſe ſubſtitue à ſa place.

Cet effluve élaſtique, dans lequel on reconnoît toutes les propriétés de l'air atmoſphérique, excepté celle d'être propre à la reſpiration & à la combuſtion des corps combuſtibles, mais qui en a d'autres qui lui ſont particulieres, que nous tâcherons de développer bientôt, ſe dilate dès que l'eau minérale paroît à la ſurface de la

terre, parce qu'il y éprouve moins de pression que dans ses entrailles. Cet air est une de leurs parties constituantes, elles en sont saturées; le Pouhon sur tout & le Tonnelet en contiennent beaucoup.

Une bouteille remplie aux deux tiers de nos eaux minérales, & sur-tout de ces deux dernieres, dont on bouche l'orifice avec le pouce, sécouée fortement, dès l'instant qu'on bouge le doigt, lâche avec impétuosité cet air qui s'en dégage, & emporte avec lui des parties d'eau très-déliées à plusieurs pieds de hauteur. J'ai vu ces explosions se réitérer jusqu'à quatorze fois avec la même eau.

Ces eaux sont à leur source très-vives & très-pétillantes. Reçues dans

dans un verre, elles mouſſent comme les liqueurs ſpiritueuſes, la ſurface interne du verre ſe couvre bientôt d'un nombre infini de bulles d'air qui viennent s'y attacher; peu-à-peu elles ſe réuniſſent, augmentent de volume, s'en détachent & viennent créver à la ſuperficie ſur laquelle au bout d'un certain temps elles forment une taie de différentes couleurs.

Ce dernier phénomene a lieu dans les baſſins qui les contiennent. Tous les jours leur ſurface eſt couverte d'une pellicule variante, dont les couleurs imitent parfaitement les nuances de la gorge de pigeon. Elle eſt formée par la réunion des particules de fer d'une ténuité extrême, que les bulles d'air y atti-

rent par leur explosion, & qui, quand elles ont acquis assez de poids par leur accumulation successive, se précipitent sous la forme de floccons roussâtres, & gagnent le fond du bassin.

C'est cette précipitation de matieres qui constitue le dépôt ocreux dont le fond de leur bassin est toujours couvert, & qui s'accumule dans les canaux de décharge, par où s'écoulent les eaux surabondantes de chaque Fontaine.

L'odeur de ces eaux est pénétrante & sulphureuse; elle est, surtout, très-sensible dans la Géronstère & la Sauveniere, qui abondent en ce principe. Pendant les chaleurs de l'été, elle frappe davantage l'odorat, sur-tout dans le voi-

ſinage de ces deux Fontaines. Ce phénomene a lieu dans toutes, quand on en agite les eaux vivement, & principalement quand on vuide leur baſſin.

Leur goût eſt âpre & ferrugineux. Cette ſaveur, ſur-tout, eſt particuliere aux eaux du Pouhon; elle eſt moindre dans les autres ſources, elle eſt preſque nulle dans la Géronſtere, dans laquelle le goût & l'odeur d'œufs couvis l'emporte & fait ſeul ſenſation.

Ce goût, elles le doivent au fer qu'elles contiennent, & qui y eſt tenu en diſſolution par le principe gazeux dont elles ſont ſaturées.

Tous les procédés chymiques manifeſtent l'exiſtence de ce minéral dans nos eaux; & la lenteur

avec laquelle elles s'en dessaisissent même par le degré de l'ébullition, prouve combien il y est parfait.

Mêlées avec les infusions de noix de galle, de feuilles de thé ou de chêne, elles prennent à l'instant une couleur pourpre, violette ou noire : ces nuances sont toujours relatives à la quantité de ce minéral contenu dans chaque source.

Par l'addition de l'alcali phlogistiqué, elles fournissent à l'instant même un très-beau bleu de Berlin.

Leur dépôt ocreux, soit celui qui s'obtient par l'évaporation qu'on en fait, soit celui qui se forme au fond de leurs bassins, traité par les moyens chymiques, fournit un corps qui a toutes les propriétés

du fer parfait & attirable par l'aimant.

Enfin leur principe ferrugineux eſt bien démontré par les taches jeaunes & ineffaçables par tout autre moyen que les acides, que leur ſédiment imprime au linge.

La diaphanéite de ces eaux, qui égale celle de l'eau commune la plus pure, prouve combien ce minéral y eſt diviſé. De toutes les préparations de fer que l'art produit, l'œtiops martial de l'émeri eſt celle dans laquelle le fer eſt dans l'état de diviſion la plus parfaite ; cependant, comme le remarque Mr. Marteau, l'eau diſtillée ne peut en contenir un demi-grain par pinte ſans ſe troubler ; ce que ne fait pas le mars de nos eaux

minérales, malgré qu'il y soit contenu en bien plus grande quantité.

Un autre principe que la nature a su combiner avec nos eaux minérales, est le soufre subtil, ou plutôt les émanations sulphureuses dont elles sont impregnées. C'est à ces esprits sulphureux qu'elles doivent l'odeur de foie de soufre, qu'elles répandent toutes en général, mais qui se distingue particuliérement dans la Géronstere, la Sauveniere, la Groisbeck & le Tonnelet. La premiere de ces sources l'emporte sur toutes les autres par la quantité de ce minéral que ses eaux contiennent.

Il se dépose au fond de son bassin, sous la forme d'une poudre grisâtre, qui jettée sur une toile

rougie, produit une fumée qu'on ne peut méconnoître pour être celle du ſoufre en combuſtion. La même choſe arrive ſi l'on ſoumet au même procédé le dépôt des autres ſources ; mais l'odeur en eſt moins pénétrante, & les eſprits ſulphureux volatils moins marqués.

Si à toutes ces preuves de l'exiſtence d'un eſprit ſulphureux volatil dans nos eaux minérales, on veut en ajouter d'autres, on peut ſe ſatisfaire, & acquérir de nouvelles connoiſſances par les moyens que nous fournit la Chymie. Le précipité blanc parſemé de points noirs, qu'elles fourniſſent par l'addition de la ſolution de ſel de ſaturne, la couleur jaune qu'elles donnent à celui qui s'y forme par

le mercure dissout dans l'esprit de nitre, enfin la nature de l'esprit qui les pénetre, & qui, selon Mr. Macquer, paroît être formé de l'union de l'air le plus pur avec quelques autres principes, & particuliérement avec la matiere du feu ou phlogistique. Tous ces phénomenes, qui, pris séparément, seroient peut-être insuffisants pour fixer notre jugement sur une matiere aussi difficile, doivent nous décider lorsqu'ils sont réunis, & donner un degré de certitude aux choses que nous ne faisions que soupçonner.

Alterius sic
Altera poscit opem res, & conjurat amicè.
HORAT.

Nos eaux contiennent en outre du sel alcali fixe, qu'elles doivent

aux tourbieres qui ſe rencontrent preſque par-tout à Spa, & qui, ſelon Mr. Monnet, impregnent de cette ſubſtance ſaline les eaux qui les leſſivent.

Ce ſel eſt dans nos ſources plus pur & plus doux que dans aucune autre eau minérale connue. Neutraliſé en quelque façon par l'acide volatil, que nous verrons bientôt être une des parties conſtituantes de cet eſprit ſubtil dont nos eaux ſont ſaturées, il n'a point la cauſticité de celui qui eſt produit par l'incinération des végétaux, il doit même en avoir beaucoup moins lorſqu'il eſt ainſi diſſout dans nos eaux & incorporé avec elles, qu'il n'en a lorſqu'il eſt rapproché par l'évaporation.

On sait à n'en plus douter, que le degré d'ébullition, qu'on est obligé de donner à l'eau dans ce cas, dissipe l'acide subtil & volatil avec lequel il étoit combiné; qu'abandonné à lui-même & pénétré des parties de feu qui l'alcalisent, il prend un goût urineux, igné, qu'il n'avoit point auparavant, & que sa causticité augmente en raison du degré de feu qu'on lui fait subir.

L'existence de ce sel dans nos eaux minérales est prouvée par l'impression âcre & ignée qu'il fait sur la langue, lorsqu'il est obtenu par l'évaporation.

Par la couleur verte qu'il donne au sirop de violettes délayé dans nos eaux, quelque temps après,

ſi elles ſont fraîchement puiſées & à l'inſtant, ſi elles ont ſubi quelque décompoſition par leur ſéjour dans le verre, ou par le mouvement qu'on peut leur avoir imprimé, ſoit en les ſecouant, ſoit en les expoſant à l'action du feu.

Enfin les eaux de Spa contiennent une terre ſéléniteuſe. Ce qui ſe reconnoît par le précipité blanc, inſipide, que l'eau a peine à diſſoudre, & qui ſoumis aux procédés chymiques, fournit tous les réſultats propres aux ſels ſéléniteux.

L'eſprit acide dont nos eaux minérales ſont ſaturées, & qui, comme nous l'avons dit, leur dônne toutes les propriétés d'un corps ſpiritueux, & tient les autres prin-

cipes qui les minéraliſent dans un état de diſſolution parfaite, n'eſt autre choſe que ce fluide élaſtique, auquel le Dr. Hales a donné le nom d'air fixe, ſous lequel il eſt généralement connu, & qui, ſelon Mr. Macquer, devroit plutôt porter celui de gas méphitique.

Cet être nouveau pour la Phyſique, dont les Anciens avoient reconnu l'exiſtence, mais qu'il étoit réſervé aux Phyſiciens de nos jours de développer parfaitement, a été, depuis pluſieurs ſiecles, celui des principes des eaux minérales ſur lequel on a fait le plus de recherches, & celui qu'on a le moins connu. La quantité prodigieuſe de cet eſprit qui partoit des eaux ſoumiſes à la diſtillation, les fortes

explofions qu'il faifoit contre les vaiffeaux dans lefquels on eût voulu le retenir, & qui finiffoient toujours par les faire fauter en éclats, enfin la ténuité extrême de fes parties, par laquelle il pénétroit à travers les luts les plus denfes & les plus compactes, dégoûterent les Chymiftes de faire d'autres tentatives; ils s'accoutumerent à le regarder comme un être incoërcible, & incapable d'être contenu dans aucun vaiffeau qui pût l'ifoler & le foumettre à leurs procédés. On feroit encore à difputer fur l'exiftence & les propriétés de ce corps fingulier, fi les découvertes faites de nos jours ne nous euffent mis à portée de l'examiner de plus près.

On sait aujourd'hui, que ce fluide élastique qui pétille dans les eaux minérales, est l'air fixe lui-même; qu'il est, par conséquent, un acide unique dans son espece; que c'est ce caractere acide qui donne à l'eau qui en est imprégnée, la faculté de teindre en rouge la teinture de tournesol, & celle de dissoudre le fer dans toute sa substance : faculté qui devient nulle dès l'instant qu'elle en est dépourvue, quels que soient les moyens qu'on ait employés pour cela; qu'il a de plus des propriétés qui le distinguent de l'air atmosphérique, qui sont, 1°. d'être plus pesant que lui du double à peu près; 2°. d'être incapable d'entretenir la vie & la respiration des ani-

maux ; 3°. de ne pouvoir entretenir la combuſtion d'aucun corps combuſtible ; 4°. de ſe mêler, & même de ſe combiner intimement avec l'eau en bien plus grande quantité que le premier, qui ne peut y entrer que pour un 54e. de ſon volume, tandis qu'elle peut ſe charger de ce dernier de plus du double de ſa maſſe ; 5°. que par cette ſurabondance d'air fixe dont l'eau eſt imprégnée, elle acquiert la propriété ſinguliere de diſſoudre toutes les terres calcaires, qui n'y ſont point ſolubles ſans cela : propriété qu'elle conſerve ſur la chaux même, qu'elle diſſout encore une fois après qu'elle a été rappellée à l'état de pierre calcaire, en lui rendant l'air fixe dont

elle avoit été dépouillée par la calcination.

J'ai répété avec soin, sur l'esprit de nos eaux minérales, les principales expériences indiquées dans les Auteurs qui ont le mieux traité ce sujet : toutes m'ont confirmé dans l'idée où j'étois, après la lecture de ces ouvrages excellents, que cet esprit a toutes les propriétés de cette substance aërifor-me, que la plupart des Physiciens nomment air fixe, que Mr. Macquer désigne par le nom de gas méphitique, & que Mr. Bergman appelle acide aërien.

CHAPITRE IV.

Traité ſuccint ſur la nature & les cauſes des maladies chroniques.

La ſanté, ce bien recherché avec tant d'empreſſement par l'homme qui l'a perdue, & dont on abuſe ſi ſouvent, n'a point d'état fixe & déterminé : relative aux différents individus qu'elle modifie, elle eſt ſujette à varier comme eux. L'idée d'une ſanté parfaite eſt chymérique, & ne ſe conçoit guere que comme ces êtres de raiſon qui n'ont d'autre exiſtence que celle que leur prête l'eſprit qui s'en occupe.

Il y a donc autant de ſantés dif-

férentes, qu'il y a de sujets différents entr'eux, & cette santé particuliere à chacun d'eux établit les tempéraments divers.

L'état opposé à cette maniere d'être de l'homme est la maladie. Funeste produit du dérangement des fonctions nécessaires à la vie, ses mouvements tendent directement à leur anéantissement, & à la destruction totale de la machine.

Heureusement la nature, cette mere tendre & attentive, toujours occupée de notre conservation, s'oppose, par des moyens admirables & jusqu'à présent inconnus, aux progrès du mal qu'elle dissipe souvent dès sa naissance, si elle n'est contrariée par des remedes mal appliqués.

Quelquefois ces moyens doux & paiſibles ſont inſuffiſants : ou la cauſe du mal eſt trop invétérée, ou le délétere trop actif pour céder du premier abord. Alors cette ſavante & ſublime ouvriere ſuit l'ennemi juſques dans ſes derniers retranchements ; elle l'attaque, & il eſt rare qu'elle n'ait tout l'avantage.

Une étude réfléchie de ces mouvements de la nature a fait naître la diſtinction des maladies en aiguës, & chroniques. La marche des premieres eſt bruſque & rapide ; tout répond à la violence du mal, & à l'énergie des moyens employés pour le vaincre : le danger eſt preſſant, le ſalut ou la perte du Malade eſt décidée en peu de jours.

Les révolutions des maladies chroniques sont plus lentes, & leurs symptômes moins violents. Auteurs de nos propres maux, dit Sydenham, c'est à notre intempérance & à notre oisiveté que nous devons en imputer les causes. Insensibles dans leurs progrès, ce n'est que quand le mal a miné sourdement la place que l'explosion s'en fait. Le malade, tranquille sur son état parce qu'il souffroit peu, s'alarme alors; il invoque les secours de la Médecine, mais souvent trop tard, parce que les remedes ne peuvent rien sans la nature, & que les pouvoirs de celle-ci, dans ce genre de maladies, sont réduits à bien peu de chose; car, malgré qu'il soit im-

poſſible, dit Mr. Lorry, (*a*) de trouver une maladie où la puiſſance de la nature ſoit réduite à rien, il arrive cependant quelquefois que la ſource du mal ſoit au-delà de ſes atteintes.

Comme c'eſt principalement à ce genre de maladies qu'on oppoſe avec les plus grands ſuccès l'uſage de nos eaux minérales, occupons-nous un moment de cet objet; jettons un coup d'œil rapide ſur ce tableau affligeant pour l'homme, & tâchons d'en découvrir les cauſes.

Les maladies longues & opiniâtres qui empoiſonnent les jours de l'homme peuvent aſſez naturellement ſe ranger ſous trois claſſes

(*a*) Eſſai ſur les alim. Tom. 2, pag. 398.

différentes. La premiere est celle qui comprend toutes les maladies qui dépendent de l'acrimonie de nos humeurs ; soit que l'âcre hétérogene qui infecte notre sang, soit un vice héréditaire qui nous ait été transmis par nos peres en naissant, soit qu'il tire son origine des poisons lents dont nous nous nourrissons, & des liqueurs incendiaires dont nos tables sont couvertes, soit enfin qu'il soit le triste produit de l'air que nous respirons, ou la suite affligeante d'une maladie aiguë, dont la marche irréguliere aura fait présager la mauvaise terminaison.

Toutes ces causes, si différentes entr'elles, produisent le même effet, qui est l'irritation & la douleur.

Sous cette claſſe on peut ranger les dartres, les éruptions cutanées, les phlygtenes, les éréſipeles, les douleurs, les lancinations dans différentes parties du corps, telles que la goutte proprement dite, les rhumatiſmes aigus, la ſciatique, les douleurs erratiques, nommées goutte vague, les ophtalmies & maux de tête opiniâtres, le ſcorbut, &c.

Les maladies de la ſeconde claſſe, ſans être moins dangereuſes que les premieres, ſont moins fatigantes, parce que, pour la plupart, elles ſont exemptes de douleur. L'obſtruction, qui eſt la ſource de ces maladies, ne ſe manifeſte pas tout d'un coup, ſes commencements ſont obſcurs & imperceptiblement

bles, fixant son siege dans des viscceres qui flottent dans le bas ventre, & dont la sensibilité est médiocre ou presque nulle : ce n'est que quand le mal est parvenu au point de déranger les fonctions indispensables à la vie, qu'on s'apperçoit des ravages que la maladie a faits, & de l'impuissance où l'on est d'y porter secours.

C'est principalement ici, qu'on peut dire que le mal est au-dessus du pouvoir de la nature. La fibre lâche & abreuvée, l'inertie & la grossiéreté des fluides rendroient vains les efforts qu'elle pourroit faire. Le caractere propre à cet état, est d'être accompagné d'inaction, & pour guérir il faut du mouvement.

Sous cette claſſe viennent ſe ranger naturellement toutes les ſuites fâcheuſes du relâchement des ſolides & de l'épaiſſiſſement des fluides, telles que la cachexie, les différents genres d'hydropiſie, l'aſthme humide, les oppilations de la rate, l'engorgement des glandes du méſentere, l'obſtruction du foie, les duretés ſchirreuſes des parties glanduleuſes, la mélancolie, l'hypochondriaciſme, les fievres intermittentes, les pertes utérines, les fleurs blanches, &c. qui ſont les fruits ordinaires de l'abus ſi généraliſé des boiſſons tiedes, de l'uſage des aliments durs & groſſiers, des boiſſons ſpiritueuſes & d'une vie nonchalante & inactive.

Enfin, la troiſieme claſſe des

maladies chroniques comprend les affections nerveuſes : maladies à peine connues aux Anciens, & qui ſont ſi communes aujourd'hui entre les gens du monde, dont elles empoiſonnent les jours au milieu des délices & des jouiſſances.

C'eſt à nos excès en tout genre que nous devons cette maladie nouvelle. Irréguliers dans notre conduite, diſſolus dans nos mœurs, fougueux, intraitables dans nos paſſions, nous avons abuſé du préſent le plus précieux que pût nous faire l'Etre Suprême, c'eſt la ſenſibilité. Bornés dans leur action nos nerfs n'ont pu ſoutenir les épreuves auxquelles nous les avons ſoumis ; les convulſions de la colere, les poiſons froids de la haine & de

l'envie, les épuiſements des plaiſirs de l'amour en ont uſé la trame & perverti les mouvements. L'eſtomac, & généralement tous les viſceres du bas ventre, à l'action deſquels ils préſident, n'ont plus donné que de mauvais réſultats : privé d'un chyle doux & balſamique qui pût réparer ſes pertes, le ſang s'eſt appauvri ; atténuée par une circulation tumultueuſe, la lymphe âcre & ſaline a irrité les nerfs au-lieu d'en adoucir les ſucs, tous les organes dérangés dans leur action ont fourni chacun en leur particulier les ſymptômes propres à leur fonction léſée. Delà, dit le célebre Tiſſot, cette foule innombrable de maux, qui varient chez tous les ſujets

qui varient d'un jour à l'autre chez le même sujet, & dont les variations possibles sont, non pas infinies, sans doute, mais sûrement indéfinies. (*a*)

(*a*) Tissot, Essai sur les maladies des gens du monde, p. 92.



CHAPITRE V.

De l'action des eaux minérales sur le corps humain.

CE n'est que par des expériences réitérées, & par une observation scrupuleuse de leurs effets sur le corps humain, que nous pouvons connoître les vertus & les propriétés des médicaments. Prétendre franchir ce cercle étroit, c'est, dit Boërhave, (*a*) tomber dès ce moment dans l'erreur. L'es-

(*a*) *Quis aptè dixerit de viribus medicamentorum? unus ille qui mutatam ab his applicatis naturam & mutantem alia, observavit cautè. Extrà hæc, qui vel pedem movet errat illicò. Neque & in his ex ingenio solertissimo vel minimum quid licet fingere.* Boërh. de honore med. servitute.

prit le plus ſubtil ne peut rien ici. La nature, jalouſe de ſon ſecret, a couvert le méchaniſme de ſes opérations d'un voile impénétrable à toutes nos recherches. Tous les raiſonnements faits à ce ſujet ne peuvent fournir que quelques conjectures propres à figurer dans les ſyſtêmes de Médecine dont nous ſommes inondés, mais qui ne ſont rien pour la pratique de cet art.

Cependant, il n'eſt preſque aucun Auteur qui ait traité des eaux minérales, qui d'après l'analyſe qu'il en a faite, n'en ait voulu déduire les propriétés & les vertus. Ceux qui s'abandonnent à de pareilles explications, ſeroient bien embarraſſés de fixer au juſte l'action des médicaments les plus ſim-

ples pris intérieurement. Avant d'établir rien de certain ſur la façon d'agir des eaux minérales ſur le corps humain, ſe ſont-ils premiérement aſſurés de la quantité des principes qu'elles contiennent? connoiſſent-ils leur proportion & le rapport de leur peſanteur avec celle de nos fluides? ſavent-ils les changements qu'ils doivent ſubir lorſqu'ils ſont reçus dans l'eſtomac, dans le ſang? Les expériences chymiques, dit Mr. Clerc, (*a*) faites avec l'exactitude dont ſont capables ceux qui s'y appliquent par état, ne peuvent nous tromper par elles-mêmes, mais ſi on en tire mal-adroitement de fauſſes conſéquences, ou que les Chy-

(*a*) Hiſtoire naturelle de l'homme malade.

miſtes ſe faiſant une illuſion oſent tranſporter leur laboratoire dans le corps humain, alors l'erreur eſt amenée par le faux raiſonnement, & l'Artiſte nous trompe au-lieu de nous inſtruire.

C'eſt donc de l'expérience ſeule que nous devons tirer ce que nous allons dire de l'action de nos eaux minérales ſur nous. Et ſi nous nous permettons quelques réflexions ſur une matiere auſſi abſtraite & ſi au-deſſus de nos foibles connoiſſances, gardons-nous de rien avancer qui ne ſoit appuyé ſur l'obſervation.

On a pu voir au Chapitre troiſieme de cet Eſſai, que les différentes ſources d'eau minérale que nous avons à Spa, ſont toutes minéraliſées

néraliſées par les mêmes principes, qu'elles ſont, par conſéquent, un ſeul & même remede, qu'elles ont les mêmes propriétés, les mêmes vertus, mais à des degrés différents, ſelon les rapports de ces principes entr'eux, qui different plus ou moins dans chaque ſource, & lui impriment un caractere particulier.

§. I.

Action de l'Eau.

L'EAU, qui conſtitue la plus grande partie de ce compoſé admirable, & qui ſert de véhicule à ſes autres principes, a des propriétés qui lui ſont propres; elle en a d'autres qu'elle doit aux différents corps qu'elle tient en diſſolution.

Nous parlerons de ces dernieres en traitant des vertus de chacun de ces corps en particulier.

L'eau est un élément essentiellement nécessaire à la vie des animaux. Notre sang soumis à l'analyse se réduit presque tout entier en eau. Les expériences de Messieurs Keill, Boërhave & Haller nous démontrent que de cent livres d'humeurs, ou environ, que nous avons ordinairement, il en est plus de quatre-vingt-dix, qui ne sont que de l'eau pure. La ténuité extrême de ses parties, par laquelle elle pénetre dans les tissus les plus serrés, & qui lui ouvre un passage à travers des milieux qui sont impénétrables à l'air le plus subtil, la rend le seul dé-

layant que nous ayions. Interposée entre les parties terrestres qui entrent dans la composition de notre sang, elle les divise, en diminue l'adhérence ; ce n'est même qu'à l'absence de ce fluide qu'on doit rapporter la lenteur & la ténacité des liquides, qui sont la cause des maladies lentes & chroniques, comme nous l'avons démontré au Chapitre précédent.

Une autre propriété qui nous la rend précieuse, est celle qu'elle possede à l'exclusion de tout autre fluide, de se charger de tous les sels, de les étendre, & de les emporter hors des vaisseaux. Aiguisée par ces molécules âcres qu'elle tient en dissolution, elle n'en devient que plus pénétrante & plus

fondante ; elle atténue & adoucit, par conſéquent, l'âcreté des humeurs ; elle les délaie, elle en facilite la circulation dans les plus petits vaiſſeaux, tempere l'orgaſme du ſang, diſſout les concrétions épaiſſes & réſineuſes de la bile, emporte les empâtements des viſceres, en aſſouplit les canaux, favoriſe par-là toutes les ſécrétions, & mérite à tous égards les éloges que lui ont prodigué les plus grands Médecins, & ſur-tout le célebre Fréderic Hoffman, qui la regarde comme un remede univerſel.

§. II.

Action du Fer.

Si l'eau ſimple débarraſſe ſi bien les organes ; ſi les obſtructions les

plus opiniâtres cedent à ſon action, on doit tout attendre de ſes vertus, quand elle eſt chargée de principes qui ajoutent encore à ſon activité.

Le fer eſt le plus puiſſant de ces agents : ce minéral qu'on rencontre preſque dans toutes les productions de la nature, eſt le meilleur des toniques, & des apéritifs le plus aſſuré. Il imprime à notre ſang un caractere de vie & de force qu'il n'auroit point ſans lui, & qui, ſelon Boërhave, eſt toujours relatif à la quantité dans laquelle il y eſt contenu. Menghini & le Baron de Haller ne nous laiſſent plus douter, qu'il n'exiſte dans la partie rouge de ce fluide, une grande quantité de ce métal. Le

premier de ces observateurs, d'après le calcul qu'il en a fait, en évalue la quantité à trois onces par vingt-cinq livres de sang, qui est celle que contiennent ordinairement les vaisseaux d'un homme fait.

Ce minéral ainsi répandu partout, paroît être un des grands moyens dont la nature se sert dans la combinaison des corps ; & de même qu'il donne à ceux auxquels il est uni des propriétés nouvelles, il est aussi lui-même sujet à recevoir des modifications différentes des corps auxquels il s'associe. Tantôt uni à la terre, il forme un ocre insoluble, qui à peine a quelque chose de métallique; tantôt combiné avec la par-

tie la plus ſubtile de l'air, ou plutôt avec cet eſprit gazeux dont nous avons parlé au troiſieme Chapitre, il a toutes les propriétés d'un corps ſpiritueux qui frappe l'odorat, enivre, rehauſſe le ton des fibres organiques, & fortifie les nerfs en les irritant.

Tel eſt celui des eaux minérales ferrugineuſes, & ſur-tout des eaux de Spa, qui le contiennent dans l'état le plus parfait. Une partie de l'eſprit de ces eaux ſalubres doit être attribuée au fer rendu volatil par cet acide ſubtil, qui le diviſe au point de ne troubler en rien la diaphanéité de l'eau la plus pure, & de pénétrer avec elle dans les derniers replis des vaiſſeaux.

Nous devons donc nous repré-

ſenter ce minéral réduit ainſi dans le dernier état de diviſion, comme une ſubſtance tonique & adſtringente, propre à rapprocher les molécules des fibres, à les rendre plus fortes & plus denſes, par l'impreſſion que fait ſur elles la partie terreuſe vitreſcible, qui lui eſt particuliere. Ses vertus ne ſe bornent pas là. Par les émanations ſulphureuſes & volatiles, qu'il fournit abondamment par l'action des acides ſur lui, il chatouille & réveille les nerfs, il releve le ton des fibres il accélere le mouvement ſyſtaltique des vaiſſeaux, au point de précipiter la circulation dans les plus petits canaux, où la truſion du ſang eſt la plus difficile. Il fond les humeurs glaireuſes & tenaces, & réu-

nit en lui ſeul toutes les vertus qu'on pourroit attendre des apéritifs & des toniques les plus ſavamment combinés.

§. III.

Action du Sel alcali.

UN autre principe que nos eaux minérales contiennent, & qui leur donne la plus grande activité, eſt leur ſel alcali. Adouci & neutraliſé en quelque façon, par l'acide ſubtil & volatil qui eſt une des parties conſtituantes de leur gas, il n'eſt point auſſi cauſtique que le ſont ces ſels, quand c'eſt l'art qui les produit. Sans être moins énergique leur action eſt plus modérée, plus amie des nerfs, que ces derniers irritent toujours, & dont

ils augmentent les dérangements. Combiné avec les acides qu'il rencontre dans les premieres voies, il se neutralise, & devient un sel fondant, qui divise, attenue la saburre épaisse qui englue le ventricule & les intestins, en débarrasse les houppes nerveuses qui viennent y aboutir, réveille leur sensibilité, rétablit les fonctions qui dépendent de leur irritabilité, débouche les orifices des vaisseaux lactés, & facilite par-là la filtration des eaux qui flottent dans ces visceres creux. Enfin par la propriété qu'il a de se saisir de toutes les substances huileuses, & de se combiner intimement avec elles, il dissout les parties grasses & huileuses dont le sang qui croupit dans

la veine porte eſt ſouvent ſurchargé, forme avec elles un ſavon, qui enleve les engorgements qui s'y forment, & qui, ſelon Mrs. Sthall & van Swieten, ſont toujours les cauſes premieres des maladies du foie, & la ſource la plus féconde en maux longs & chroniques.

§. IV.

Action des Eſprits ſulphureux.

Le ſoufre ſubtil contenu dans nos eaux minérales, & dont l'exiſtence eſt particuliérement conſtatée dans les eaux de la Géronſtere, dans leſquelles il eſt ſenſible & palpable, eſt de tous leurs principes celui qui paroît avoir le plus d'action ſur nos fluides, par la raré-

faction qu'il y produit. Quel que ſoit le ſentiment de pluſieurs Médecins, qui refuſent à ce minéral aucune vertu, parce qu'ils le regardent comme une ſubſtance inſoluble par aucune de nos humeurs, par conſéquent incapable de s'inſinuer dans les vaiſſeaux lactés, & de paſſer dans la maſſe du ſang, il eſt de fait cependant que toutes les ſubſtances huileuſes & ſavonneuſes, & par conſéquent toutes les humeurs animales, peuvent avoir priſe ſur lui & le diſſoudre. Ce qui doit d'autant mieux s'effectuer avec le ſoufre de nos eaux minérales, que ſes principes ſont plus volatils & moins cohérants entr'eux.

Selon Cartheuſer, ce minéral pénétré des ſucs gaſtriques & inteſ-

tinaux, & volatiliſé par la chaleur qui regne dans ces viſceres, laiſſe échapper quelques particules odorantes très-ſubtiles & très-volatiles, qui pénetrent enſuite dans la maſſe du ſang, ſous la forme d'une vapeur, le raréfient & l'échauffent. Ces émanations ſulphureuſes affectent de ſe porter vers la peau & l'intérieur du poumon, & c'eſt aſſurément à cauſe de cette propriété qu'on le regarde comme un remede excellent dans les maladies de ces organes. Il a été reconnu de tout temps pour béchique, inciſif, expectorant; bon contre l'aſthme, les toux violentes & ſeches, dans les tubercules du poumon & les ulceres internes dont il adoucit les âcres. Par la propriété qu'il a de porter la

raréfaction dans le sang, & d'atténuer la pituite, il expulse par les pores de la peau les impuretés des humeurs, & guérit les maladies cutanées par la transpiration abondante qu'il établit.

§. V.

Action du Gas.

L'AIR fixe, cet esprit subtil & élastique, qui est, si j'ose me servir de ce terme, l'ame de nos eaux minérales, qui tient les autres principes dont elles sont composées en dissolution, qui les spiritualise & rend leur effet plus actif & plus énergique, est, comme nous l'avons remarqué dans le Chapitre troisieme, depuis quelques années l'objet des recherches des plus

grands Phyſiciens. Eveillés par les expériences lumineuſes du célebre Macbride, les Médecins ſe ſont empreſſés de le ſoumettre à leurs eſſais. Mr. Hey, Médecin Anglois, fut le premier à entrevoir les fruits que l'art de guérir pouvoit retirer de ces découvertes. Frappé de la propriété dont l'air fixe jouit d'arrêter les progrès de la putréfaction dans les chairs des animaux, il fut tenté d'éprouver s'il avoit la même vertu étant reçu dans le corps vivant. La grande affinité de ce fluide avec les menſtrues aqueux, la rapidité avec laquelle il ſe combine avec eux, le raſſura ſur le danger qu'il pouvoit y avoir de l'introduire dans nos viſceres; il l'adminiſtra en forme

de lavements dans les maladies putrides : il fit plus, il en ſatura la boiſſon de ſes malades, & ſelon Mr. Prieſtley, à qui nous devons cette obſervation, il les guérit par ce ſeul remede.

Ces premiers ſuccès firent la plus grande ſenſation; on s'abandonna à de nouvelles recherches, on jugea du bien qu'il pouvoit produire dans une infinité de cas, par celui qu'il venoit d'opérer. Tous les genres d'acrimonie qui peuvent infecter nos humeurs, parurent devoir céder à l'activité de ce fluide pénétrant. L'âcre qui dans le ſcorbut diſſout & appauvrit le ſang, fixa d'abord l'attention des Médecins : comme le plus nuiſible parce qu'il eſt le plus répandu, il ſubit

les

les premieres épreuves & les ſuites en furent heureuſes. Le cancer lui-même, ce mal affreux, qui, juſqu'alors, n'avoit pu recevoir aucun adouciſſement, fut appaiſé & arrêté dans ſes progrès par l'application de l'air fixe. Une obſervation de Mr. de Percival, une autre du même genre, communiquée à l'Académie des Sciences de Paris en 1776 par Mr. l'Abbé Magellan, enfin les mémoires de l'Académie de Dijon nous apprennent, que ſi l'air fixe ne guérit point le cancer, il en eſt du moins un palliatif excellent.

Une autre propriété qu'on a reconnue dans l'air fixe, & qui doit nous le rendre précieux par l'eſpérance qu'il nous donne de guérir par ſon uſage une maladie lon-

gue, douloureuse, souvent incurable, c'est la qualité litontriptique qu'on lui attribua sur la fin de l'année 1777. Cette observation est consignée dans le Journal de Physique de Mr. l'Abbé Rosier (*a*), & nous la devons à la sagacité du Dr. Nathanaël Hulme, du College Royal de Médecine de Londres, & Médecin de la Maison des Chartreux.

Nous pouvons donc conclure, que les vertus principales de l'esprit gazeux de nos eaux minérales, sont de tempérer les agacements du genre nerveux, d'en modérer la sensibilité par son action immédiate sur les membranes de l'estomac & des intestins, dont les

(*a*) Juillet 1777.

nerfs ſont très-nombreux, & qui par la communication intime qu'ils ont avec ceux de tous les autres viſceres, & généralement de toutes les parties du corps, doivent avoir, & ont en effet, la plus grande influence ſur toutes les fonctions de l'économie animale.

Par la facilité avec laquelle il ſe combine avec nos humeurs aqueuſes, il pénetre avec facilité dans les plus petits vaiſſeaux. Semblable au fluide électrique avec lequel, ſuivant Mr. Nicolas (*a*), il a le plus grand rapport, il parcourt avec la vivacité de l'éclair, le parenchîme des viſceres, & généralement tous les réſeaux mer-

(*a*) Diſſertation chymique ſur les eaux minérales de Lorraine.

veilleux dont notre machine est composée. Il s'insinue entre les molécules des liquides qui y circulent, en soutient la fluidité, divise leurs sels, en prépare l'évacuation par tous les couloirs destinés par la nature à la dépuration de notre sang; enfin par l'interposition de ses parties, par son expansibilité & son élasticité, qui approche de près celle de l'air atmosphérique, il s'oppose aux effets de la pression de l'air extérieur sur nos vaisseaux, dont il soutient les parois, & favorise les oscillations.

Quoique Boërhave ignorât toutes les propriétés de ce fluide aërien, dont nous devons la connoissance aux travaux des Physiciens modernes; cependant la pénétra-

tion de ſon génie lui fit preſſentir ce qu'il ne concevoit pas. Tout nous porte à croire, dit-il, qu'il y a dans l'air une vertu cachée que nous ne pouvons déduire des propriétés que nous lui connoiſſons. Sendivogius, &, après lui, d'autres Chymiſtes aſſurent que l'air contient le principe & l'aliment caché de la vie. Nous ne concevons point encore la nature de cet Etre, nous ignorons le mode & l'effet de ſon action : heureux celui qui le découvrira ! qu'il nous ſuffiſe, faute de meilleures connoiſſances, d'en établir la poſſibilité. Cette propriété dépendroit-elle uniquement de ſon élaſticité ? (*a*)

(*a*) *Omnia evincunt eſſe in aëre virtutem quandam abſconditam, quæ ex iis proprietati-*

Telles sont les vertus & les propriétés des principes que nos eaux minérales tiennent en dissolution. Combiné avec un art qui nous est inconnu, ce composé admirable sera toujours au-dessus de toute imitation. Nous avons dépeint au troisieme Chapitre ces corps tels que l'analyse nous les offre, & d'après cette connoissance, nous avons hasardé dans celui-ci quelques conjectures sur leurs vertus. Nous sommes très-éloignés de prétendre en être cru sur notre paro-

bus illius quæ hactenùs in aëre exploratæ sunt, non potest intelligi. Latere in illo vitæ cibum apertè Sendivogius dixerat, alii Chemici asseruerunt. Quid verò illud sit, quomodo agat, quid propriè efficiat in obscuro habetur. Felix qui deteget! indicasse nesciis sufficiat. An sola pars elastica? Boërh. Chem. Tom. I, pag. 266.

le. Dès le commencement de ce Chapitre, nous avons fait ſentir combien nous devons nous défier des notions que nous pouvons avoir de l'action des médicaments les plus ſimples ſur nous. Que ſeroit-ce, ſi nous entreprenions d'expliquer quelle eſt celle d'un mixte, dont nous ne concevrons jamais la ſavante combinaiſon? Bornons-nous donc encore à ne dire de la vertu de ces principes réunis, que ce que l'obſervation nous en apprend.

§. VI.

De l'action combinée de ces principes réunis.

L'EAU ſeule, par la ténuité de ſes parties, la qualité délayante &

la propriété de dissoudre toutes les substances salines qu'on lui connoît, suffiroit pour guérir toutes les maladies chroniques, sur-tout celles qui tirent leur source de l'acrimonie de nos fluides, ou des embarras qui s'établissent dans les viscères, si les entrailles n'étoient trop foibles pour en opérer la distribution. Malheureusement les cas ne sont pas rares, où les malades sont réduits à cet état de foiblesse, qu'ils ne pourroient, sans s'exposer aux plus grands dangers, boire une très-petite quantité d'eau commune, quelle qu'en fût la légéreté.

Chargées des principes qui les minéralisent, nos eaux minérales n'exposent point à ce désavantage. Les personnes dont les entrailles

ſont le moins fortes, & chez leſquelles il paroît y avoir le moins de reſſource, en prennent ſans s'incommoder, & dans un très-court eſpace de tems, une quantité qui ſurpaſſe ſouvent celle d'eau commune, qu'un homme fort & robuſte pourroit prendre ſans inconvénient. Volatiliſées par l'eſprit gazeux & les émanations ſulphureuſes qui les pénetrent, elles commencent, dès l'inſtant qu'elles ſont parvenues dans l'eſtomac, à réveiller les fonctions de cet organe. Les renvois nidoreux qu'elles provoquent, le ſentiment de force & de vigueur qu'on éprouve à cette région, & qui ne tarde point à ſe manifeſter dans les inteſtins, & généralement dans toutes les parties du

corps, font des preuves non équivoques de l'énergie de leur action fur lui, & du rapport intime qu'il y a entre fes nerfs & ceux de tous les vifceres. Aiguifées par leurs molécules falines, elles fondent les glaires épaiffes qui pourroient s'oppofer à leur paffage; chargées de tous leurs principes dont l'activité eft extrême, elles percent à travers les dernieres ramifications des vaiffeaux gaftriques & pancréatiques dont elles fubtilifent & aiguifent les liqueurs, pénetrent dans les vaiffeaux lactés, délaient & adouciffent les fucs qui y circulent, emportent les engorgements qui y exiftent, & réuffiffent par-là à guérir les maladies qui dépendent du trouble porté dans l'action

combinée de ces organes. Telles ſont les digeſtions viciées, les appétits bizarres & dépravés, les aigreurs, les vomiſſements habituels, les cardialgies, les coliques, les diarrhées, les conſtipations, les maux de tête opiniâtres, le défaut de nutrition, l'épuiſement, la foibleſſe, &c.

Portées dans le torrent de la circulation, elles vivifient toutes les parties ſur leſquelles elles portent. Par l'irritation qu'elles font ſur les nerfs, & par la force qu'elles impriment aux fibres organiques dont elles relevent le ton & l'élaſticité, le mouvement des uns & des autres eſt précipité, la circulation s'anime, les fonctions s'exécutent avec plus d'énergie & de vîteſſe;

delà naît cette espece d'effervescence, cette intensité de mouvement que nous avons dit être nécessaire à la guérison de la plupart des maladies de langueur, dont la cause cantonnée dans les derniers replis des vaisseaux, est souvent au-delà des atteintes & des ressources de la nature. Tels sont les maux chroniques qui naissent de la lenteur & de la ténacité des liquides, & de l'inertie & de la flaccidité des solides. Ainsi elles sont spécifiques dans les obstructions du foie, les oppilations de la rate, l'engorgement des glandes & des vaisseaux mésentériques, les embarras de la veine-porte, dans les fievres intermittentes, la mélancolie, l'hypocondriacisme, & géné-

ralement toutes les incommodités qui dépendent de la lenteur & de la dépravation des fonctions des viſceres du bas ventre.

C'eſt auſſi à l'action de ces principes, qu'on doit rapporter les ſuccès étonnants qui ſuivent leur adminiſtration dans les maladies qui attaquent les organes du ſexe, dont elles rétabliſſent ou moderent les évacuations ; dans certaines incommodités de la poitrine, dans les embarras des voies urinaires, dans les rhumatiſmes chroniques, la goutte, les douleurs des parties, les maladies de la peau, &c. maladies qu'elles guériſſent en délayant les ſucs trop épaiſſis, & en réveillant l'activité des organes qui préſident à leur évacuation.

Enfin elles guériſſent les maux de nerfs par la vertu calmante & antiſpaſmodique qui réſide dans leur principe gazeux, & que nous avons vue confirmée par les meilleures obſervations. Elles modérent, elles calment leurs mouvements déſordonnés, elles appaiſent leurs convulſions, tandis que par l'irritation douce & ménagée que font ſur eux leurs eſprits ſulphureux volatils, elles les fortifient & les affermiſſent.

D'après ce tableau on croiroit que nos eaux minérales ſont un remede univerſel, & qu'elles duſſent convenir à tous les maux. Il eſt des cas cependant où elles nuiroient infiniment. Tels ſont ceux de toutes les maladies inflamma-

toires, les accès aigus des maladies chroniques, ceux de la goutte, de rhumatiſme, de l'aſthme, pendant leſquels on doit en ſuſpendre l'uſage. Elles ſont mortelles dans tous les cas de ſuppuration interne, dans la conſomption provenante de la réſorbtion du pus dans le ſang, enfin dans les maladies graves de la tête, telles que l'apoplexie, les affections comateuſes, l'épilepſie.

Les différentes proportions dans leſquelles ces principes ſont combinés dans nos ſources d'eau minérale, leur donnent à chacune en particulier des vertus & des propriétés excluſives, que le Médecin doit connoître, & qui doivent fixer le choix qu'il fait de l'une

ou de l'autre d'entre elles pour répondre à tous les cas, & remplir toutes les indications. Cependant quelles que soient les connoissances que nous ont fournies les différentes analyses qu'on en a faites, quels que soient les secours que nous pouvons tirer de l'observation, nous devons avouer que rien n'est plus délicat que ce choix. La diversité des tempéraments qui est extrême, les caracteres propres à chaque maladie, les modifications infinies qu'elles éprouvent dans les différents individus, les forces de l'habitude, la différence de l'âge, du sexe, les accidents qui surviennent pendant leur usage, mettent dans ceci une variété très-difficile à saisir, & qui exige

exige toute la ſagacité d'un Médecin rompu dans leur adminiſtration. (*a*)

Il eſt temps de finir une matiere ſur laquelle nous ne nous ſommes permis que trop de réflexions. C'eſt au temps à découvrir des vérités qui puiſſent répandre ſur un ſujet auſſi obſcur plus de clarté, & fournir matiere à des raiſonnements moins vagues & plus conſéquents.

(*a*) *Has autem aquas ità exhibere rectè, ne ſtimulando vaſa arctent, ne nimiâ copiâ gravando caput ipſum, ejuſque arcem impetant, ne ventriculi functiones affatim ſumptæ pervertant artis eſt vix deſcribendæ. Viribus, humorum conſtitutioni, ſolidorum craſi ità adaptandæ ſunt, ne eas in crimen voces cùm tuum ſit ſcelus ipſas præpoſterè in uſum vocaſſe.* Lorry, de melancholia. Tom. II, p. 231.

§. VIII.

Des vertus de nos Eaux minérales adminiſtrées en injection & en bains.

Nos eaux minérales, ſur-tout le Pouhon & le Tonnelet, peuvent encore être adminiſtrées en injection & en bains. De l'une & de l'autre maniere, elles ſont d'un grand ſecours dans beaucoup de cas où il y a quelque vice local & particulier.

En injection elles remédient efficacement à l'inertie des organes dans leſquelles elles ſont introduites; elles en détergent les ulceres & en procurent la cicatriſation. Par conſéquent elles ſont utiles dans le relâchement des inteſtins,

dont elles tuent auſſi les vers qui y ſont nichés; dans les pertes hémorrhoïdales, la chute de l'anus, &c. Elles ont les mêmes vertus, injectées dans la matrice, dont elles arrêtent ou moderent les évacuations exceſſives & dépendantes du peu de fermeté de ſes vaiſſeaux. Enfin injectées dans l'uretre, elles remédient efficacement à la gonorrhée ſimple & bénigne; elles arrêtent ſans danger l'écoulement des gonorrhées virulentes, quand on a fait précéder les remedes généraux; elles arrêtent les reſtes de ce mal honteux, ſi difficile à guérir radicalement quand il a duré pendant quelque temps.

Ce n'eſt que depuis quelques années qu'on a établi des Bains d'eau

minérale chaude au Tonnelet. Rendues plus actives & plus pénétrantes par quelques-uns de leurs principes, qu'elles retiennent malgré le degré de chaleur qu'on leur donne, elles doivent l'emporter, par leur activité, sur tous les Bains d'eau tiede non minérale, dans toutes les circonstances où ceux-ci sont indiqués. Leur partie saline rapprochée par ce degré d'ébullition même, & les vapeurs sulphureuses qui y tiennent opiniâtrément, & qui se manifestent à l'odorat, rendent ces Bains recommandables dans tous les cas où il s'agit d'assouplir les vaisseaux, d'en délayer les sucs trop épaissis, d'étendre, d'adoucir les différentes acrimonies dont ils peuvent être

attaqués. Ce ſont ces propriétés, qui les rendent utiles dans toutes les maladies de la peau, telles que les dartres, la galle, les échauboulures, les vieux ulceres qui ſont entretenus par un pus gluant & ſec, en un mot, par-tout où il faut calmer l'acrimonie du ſang, détendre les fibres irritées & en modérer les oſcillations. Réſorbées par les vaiſſeaux inhalants de la peau, ces eaux légérement ſalines & ſulphureuſes s'introduiſent dans le ſang, le délaient, en calment l'effervescence, en éteignent les ardeurs, procurent par-là le ſommeil & remédient à la conſtipation, qui l'un & l'autre méritent une attention particuliere de la part du Médecin dans la cure de nos eaux minérales.

Enfin rendues plus actives & plus pénétrantes encore par l'impulsion qu'on leur donne, & par la force avec laquelle on les applique sur une partie déterminée, elles pourront être administrées en douche & avec les plus grands succès, dans la rigidité & l'inflexibilité des articulations, dans les épaississements de la synovie & de la lymphe, dans les tumeurs enkistées & indolentes, qu'elles dissipent & qu'elles fondent par l'ébranlement qu'elles impriment aux glandes, & l'état de division dans lequel elles réduisent les humeurs qui y croupissent.

CHAPITRE VI.

Des préparations qui doivent précéder l'uſage de nos Eaux minérales.

Sincerum eſt niſi vas, quodcumque infundis aceſcit.
HORAT.

L'EXPÉRIENCE que nous allons ſuivre déſormais, eſt indépendante des ſyſtêmes & de leurs révolutions : les ſiecles qui voient ces derniers briller un inſtant, & s'évanouir pour toujours, impriment à celle-ci le caractere ineffaçable de la vérité.

Les obſervations des Médecins qui nous ont précédés dans l'adminiſtration de ces eaux ſalutaires, ſont un tréſor ineſtimable, & des

reſſources toujours prêtes à fixer notre irréſolution dans les cas difficiles & compliqués : & ſi quelques changements ſe ſont opérés depuis dans la maniere de preſcrire ces eaux, & dans leur direction, ces innovations ne s'écartent point des loix fondamentales qu'ils ont établies, elles n'en ſont que des modifications qu'ont apportées des connoiſſances plus parfaites de leur action & de leurs propriétés.

Laudamus veteres; ſed noſtris utimur annis.
OVID. Faſtor. Lib. I.

C'eſt d'après ces modeles que je vais établir des regles de conduite propres à en favoriſer les effets, & à concourir avec leur vertu.

Les remedes, quelque actifs

qu'ils ſoient, ne peuvent rien par eux-mêmes ; & ce n'eſt qu'autant que le corps eſt diſpoſé à en recevoir les impreſſions qu'ils produiſent leur effet. Il eſt même des cas, & ces cas ne ſont pas rares, où ils acquierent une qualité toute contraire à celle qu'on auroit droit d'en attendre, ſi le ſujet qui doit être ſoumis à leur action n'y eſt préparé comme il faut.

Le quinquina donné trop tôt, & avant que quelques accès & les remedes appropriés n'aient ſuffiſamment diſpoſé le corps à concourir avec lui à la guériſon de la maladie, loin d'emporter les fievres intermittentes dont il eſt reconnu le ſpécifique, en affermit au contraire les cauſes, par les obſ-

tructions opiniâtres qu'il établit dans les viscceres du bas-ventre, & rend ces fievres rebelles à l'action des remedes le mieux administrés.

Le mercure à qui nous devons la cure facile & certaine des maladies vénériennes, ne produit ces heureux effets que sous condition: c'est celle de s'être assujetti à toutes les préparations qui doivent précéder son usage. Les observations de Médecine sont remplies de ravages affreux, occasionnés par le trop de précipitation dans l'administration de ce remede, d'ailleurs si innocent, & dont l'efficacité dans ce genre de maladies est constatée par des succès éclatants.

Egalement célebres dans la cure

d'une infinité de maladies, nos eaux minérales exigent la même circonſpection dans l'emploi qu'on en fait : il exiſte un préjugé contre lequel les Médecins ne peuvent aſſez s'élever ; ce préjugé eſt, que les eaux minérales s'accommodant à tous les tempéraments, peuvent être priſes dans tous les états, dans tous les temps, & ſans aucune préparation, qui, dit-on, ſert bien plus à-étendre le domaine de la Médecine en prolongeant les cures, qu'elle ne précautionne contre des dangers qui ne ſont point à craindre, & qui n'ont de la réalité que dans l'eſprit de ceux qui ont intérêt à en ſoutenir l'exiſtence.

Nous n'entreprendrons pas de faire ſentir le peu de ſolidité de ce

raisonnement ; son inconséquence saute aux yeux, & l'expérience journaliere le dément. Quelle que soit l'opinion dominante, il n'en est pas moins vrai qu'il est des cas particuliers où nos eaux minérales pourroient produire de très-grands maux, si on les prenoit sans avoir fait précéder les remedes qui peuvent en préparer l'action, ou en modérer l'activité.

Il est une infinité de ces circonstances qui dépendent du tempérament propre à chaque individu, & des caracteres différents attachés à chaque maladie en particulier. Les bornes que je me suis prescrites, m'empêchent d'entrer dans ces détails : il suffira de généraliser mes idées, & de traiter des cas

qui ſe préſentent le plus communément.

Ces cas ſont, 1°. la pléthore, 2°. la ſéchereſſe & la ſenſibilité exceſſive des fibres, 3°. l'amas de matieres viſqueuſes qui engluent l'eſtomac & les inteſtins, 4°. l'exiſtence de la ſaburre, ſur-tout celle qui eſt de nature alcaleſcente.

1°. L'homme pléthorique eſt rarement vigoureux. Cette richeſſe, cette abondance de ſang qui l'opprime, il la doit ſouvent à la texture foible & délicate de ſes vaiſſeaux qui prêtent en tout ſens, & n'oppoſent que peu ou point de réſiſtance à leur diſtenſion. Delà les coups de ſang, les hémorrhagies, les inflammations des viſceres auxquels il eſt ſi ſujet.

Le danger qu'il y auroit à boire nos eaux dans cet état, est évident. Leur qualité stimulante & échauffante ajouteroit encore au volume des humeurs par l'orgasme qu'elles y feroient naître, & leur quantité introduite dans des vaisseaux déja trop distendus en nécessiteroit la rupture : il faut donc dans cette circonstance saigner une ou deux fois selon l'exigence du cas.

2°. La sécheresse & la sensibilité excessive de la fibre animale sans être accompagnée des mêmes dangers que l'état précédent, est plus fatigante par l'état de souffrance dans lequel elle jette ses malheureuses victimes. La sensibilité est extrême chez ces personnes, le moindre changement même en

mieux les tracaſſe; la plus légere impreſſion eſt pour elles une ſenſation qui les affecte fortement & les déchire. Dans ce cas, il eſt de la prudence de diminuer cette ſenſibilité, en aſſoupliſſant les fibres trop roides & trop élaſtiques. On y parvient, non par les ſaignées, qui ne conviennent nullement ici, mais par les bains tiedes, dont l'uſage doit être ſoutenu pendant quelques jours. Ceux du Tonnelet rempliſſent parfaitement cette indication.

3°. Les viſcoſités qui engluent l'eſtomac & les inteſtins, l'amas de matieres gluantes & gommeuſes qui flottent dans leur cavité, s'oppoſent à la filtration des eaux, à travers le ſyſtême des vaiſſeaux

méſentériques. Elles réduiſent à rien l'action de leur eſprit éthéré volatil ſur les houppes nerveuſes de ces parties. Elles ont de plus le déſavantage de ſe ſaiſir des parties terreſtres & ferrugineuſes des eaux minérales, de les retenir fortement, & de former avec elles des concrétions dures & platreuſes qui fatiguent les entrailles par leur poids incommode, donnent naiſſance à des nauſées, à des accès de colique, qui tracaſſent le malade pendant toute la cure, & finiſſent par augmenter les embarras, & rendre les obſtructions plus rebelles & plus opiniâtres. On doit dans ce cas, vuider l'eſtomac par un léger vomitif, tel que l'ypécacuanha, dont l'effet eſt toujours ſûr,

reconnue dans tous les cas où les premieres voies ſont farcies d'humeurs glaireuſes & tenaces, & débarraſſer les inteſtins par des purgatifs amers & inciſifs, tels que les préparations aloëtiques, le diagrede, les ſels neutres, &c.

4°. La diſpoſition du malade la plus contraire à nos eaux, & qui, ſelon Boerhave, (*a*) en rend l'uſage toujours ſuſpect, ſouvent dangereux, eſt celle où la bile rendue plus âcre & plus réſineuſe par un trop long ſéjour dans ſes réſervoirs, entretient un foyer putride dans les premieres voies, & fait naître dans nos humeurs une diſ-

(*a*) *Si alcali prædominetur, Aquæ Spadanæ etiam nocent.* Boerhav. de nervorum morbis, p. 181.

position alcalescente. Il est alors d'une nécessité indispensable d'en changer la nature par des boissons acides & antiseptiques, d'en préparer l'évacuation par les fondants que nous fournit le regne végétal, enfin de la précipiter hors des intestins par des purgatifs appropriés.



CHAPITRE VII.

Regles de conduite que l'on doit ſuivre pendant la cure des Eaux.

Dura aliquis præcepta vocet mea; dura fatemur
Eſſe : ſed ut valeas multa dolenda feres.

OVID.

INSENSIBLEMENT nous ſommes parvenus au point le plus intéreſſant de ce traité, qui eſt le régime qui doit accompagner l'uſage des eaux minérales, en faciliter la diſtribution dans les vaiſſeaux, & concourir avec elles au rétabliſſement du malade qui les prend. C'eſt ici que les pouvoirs de l'art égalent ceux de la nature : c'eſt de la méthode que le Médecin ſuit dans l'adminiſtration de ces eaux, que

dépendent leurs bons ou mauvais succès ; & cette science qui ne peut s'acquérir que par une étude profonde de leurs vertus & de leurs propriétés, sera toujours bien au-dessus des connoissances superficielles des charlatans, dont le grand art est de couvrir leur impéritie par un jargon apprêté & dédaigné par les vrais Médecins. Semblables aux harpies qui salissent tout ce qu'elles touchent, ces frelons de la Médecine abusent du présent le plus précieux que pût nous faire l'Etre Suprême : nos sources salutaires, maniées par d'aussi mauvaises mains, se changent souvent en un poison subtil, qui porte la mort dans les veines des tristes victimes dont ils vuident la bourse & ruinent la santé.

Ces abus qui peuvent avoir des ſuites fâcheuſes, ont réveillé l'attention du Souverain : ſa ſageſſe a dicté des loix qui arrêteroient le mal à ſa ſource, ſi l'on n'étoit forcé à une eſpece de demi-tolérance, par la raiſon qu'on n'a droit ſur la confiance des hommes que juſqu'à un certain point, & que la liberté publique mérite beaucoup d'égards.

Les maladies qui parcourent leur temps avec rapidité, & dans leſquelles la fievre eſt l'agent dont ſe ſert la nature pour en vaincre les cauſes & les amener à une heureuſe terminaiſon, les maladies aiguës ont toutes la même théorie & ſe guériſſent par les mêmes moyens, leur régime eſt le même par-tout. Il n'en eſt point de même

des maladies chroniques : souvent la même cause produit des symptômes opposés, & qui exigent des remedes différents. Les mêmes préceptes de diete, loin de convenir à toutes, s'excluent mutuellement ; & prétendre embrasser tout ce qu'on pourroit dire à ce sujet, seroit s'exposer à être long, ennuyeux, peut-être inutile.

Il est cependant des regles générales dont on ne peut s'écarter, & dont l'oubli peut être suivi des plus fâcheux accidents. C'est d'elles que je me propose de parler dans ce Chapitre.

J'ai peu de secours à attendre ici de mes prédécesseurs : uniquement occupés de l'analyse des eaux qu'ils administroient, jaloux de

tranſmettre à la poſtérité l'hiſtoire de leurs ſuccès, & de l'enrichir de leurs obſervations, les traités qu'ils nous ont laiſſés, ne contiennent preſque rien du régime qui doit y être obſervé. Servilement attachés à des pratiques minutieuſes, ou vaincus par les préjugés attachés à leur âge, il n'ont établi que des regles vagues & trop générales pour être utiles. Excepté Mr. J. P. de Limbourg, qui eſt entré dans quelques détails, & qui le premier a oſé réformer des abus accrédités par l'uſage, & appuyés de l'autorité des Anciens, perſonne avant lui n'a traité cette matiere comme elle devoit l'être.

§. I.

De la saison la plus favorable à la cure des Eaux.

Quoique nous ayons des exemples de cures opérées par nos eaux pendant les hivers les plus rigoureux, cependant la saison que l'expérience a démontré être la plus favorable à leur usage, est celle où le ciel est pur & sérein & la chaleur médiocre. Cet état de l'athmosphere regne ordinairement à Spa depuis la mi-Mai jusqu'à la fin de Juillet, & depuis le commencement de Septembre jusqu'au vingt Octobre. Un temps plus froid exposeroit les buveurs d'eau, surtout ceux qui ont l'estomac sensi-

ble & les nerfs irritables, à des accès de colique fort douloureux : des chaleurs trop fortes par la raréfaction qu'elles porteroient dans le sang, déja mis en mouvement par l'action des eaux, donneroient naissance à des fievres inflammatoires, où à des fontes d'humeurs précipitées qui l'une & l'autre peuvent avoir leurs dangers.

Un des inconvénients qui suit ordinairement l'usage qu'on fait de nos eaux, pendant les grandes chaleurs, est la tendance qu'elles ont de s'évacuer à travers le crible de la peau par des sueurs quelquefois excessives; évacuation qu'une longue expérience a toujours fait regarder comme la moins avantageuse, & bien inférieure à celle qui se

fait ou par les selles, ou par les voies urinaires.

§. II.

De l'heure qu'on doit choisir pour se rendre aux Fontaines.

La même raison exige qu'on soit aux fontaines & qu'on en prenne les eaux de grand matin. Elles sont alors plus fortes & plus spiritueuses. L'athmosphere rendu plus pesant par la condensation qu'il éprouve pendant la fraîcheur de la nuit, presse encore la surface des eaux, & s'oppose à l'évaporation de leurs esprits singuliérement volatils, & dont la moindre chaleur facilite la dissipation.

Les jours dont les matinées sont froides ou pluvieuses, on doit y al-

ler plus tard, & attendre que les rayons du ſoleil aient réchauffé l'air, qui pour lors eſt toujours très-froid à Spa. On peut même dans ces circonſtances les prendre à ſa chambre hormis la Géronſtere, qui ne peut ſouffrir d'être tranſportée ſans perdre beaucoup de ſes vertus.

§. III.

La quantité d'Eau qu'on doit prendre.

Un objet intéreſſant, & qui doit être fixé avec attention, eſt la quantité d'eau qu'on doit prendre chaque jour. A en croire les Anciens, & ſur-tout Ab-héers, qui a pratiqué la Médecine à Spa avec beaucoup de ſuccès, elle doit être exceſſive, & bien peu de perſon-

nes la soutiendroient aujourd'hui. Que personne, dit-il, ne vienne à Spa pour y entreprendre la cure de nos eaux, si elle n'est en état d'en prendre quatre-vingts onces au moins, & cela en moins d'une demi-heure : sentiment plus étrange encore que le premier, & qui devoit exposer ceux qui y souscrivoient aux plus fâcheux accidents.

Heureusement le temps a démontré la fausseté de cette maxime, & le danger de cette pratique. Mr. J. P. de Limbourg, frappé de ce défaut essentiel dans l'administration de nos eaux, & effrayé des ravages que le volume énorme de ce liquide, introduit subitement dans le sang, pouvoit produire, eut le courage de fronder les usages

reçus & accrédités. De moindres quantités d'eau, prises à des intervalles plus longs, rendirent les cures plus sûres & moins sujettes à des revers, on sentit le mérite de l'innovation, & l'ancienne pratique fut abandonnée.

§. IV.

De l'intervalle qu'on doit mettre entre chaque verre d'Eau.

BOIRE les eaux avec trop de précipitation, c'est s'exposer à des gonflements incommodes d'estomac, qui se trouve tiraillé par un volume d'eau trop considérable, pris coup sur coup. Il est prudent de laisser entre chaque verre un intervalle de dix minutes au moins. Par cette précaution on donne à

ce viscere le temps de réagir sur les eaux qu'il contient, & de les pousser dans les intestins.

Si, malgré cette précaution, les eaux pesoient, ce qui se reconnoît à un sentiment de pesanteur qu'on éprouve au creux de l'estomac, & à des tentatives infructueuses de faire des renvois qui soulagent dans ce cas, on peut faire usage de quelques dragées aromatiques, qui en facilitent la distribution, entre lesquelles je donne la préférence aux tablettes de menthe poivrée, qui joignent à la qualité d'être un bon stomachique, celle d'être un antispasmodique excellent.

A cette précaution on peut ajouter celle de se couvrir l'estomac d'une piece de flanelle ou d'une

peau de cigne, qui puiſſe y entretenir un degré de chaleur propre à diminuer ſur ce viſcere l'impreſſion trop vive & inſolite du froid qu'il éprouve par la quantité d'eau froide dont il eſt gorgé.

Il eſt encore une circonſtance où l'application de la flanelle peut être d'une grande utilité, & qui concerne particuliérement ceux qui font uſage de la Sauveniere ou de la Groesbeck, pour quelques maladies des voies urinaires; dans ce cas les vœux du Médecin doivent être, que ces eaux prennent cette route pour en emporter les graviers, ou en déterger les ulceres: je puis aſſurer que l'application d'une piece de laine ſur la région des reins, ou de tout autre corps

qui puisse y déterminer une transpiration plus abondante que partout ailleurs, a toujours répondu à l'idée avantageuse que je m'en étois formée ; sur-tout, si après avoir pris demi-gros de quelque sel diurétique, tel que le nitre, le malade prenoit ses eaux dans de plus petits verres & à plus de reprises.

§. V.

Temps du départ des Fontaines.

ENFIN on doit se garder de partir des fontaines, sur-tout si on est à cheval, avant qu'il ne se soit écoulé un quart-d'heure au moins entre le dernier verre & le moment du départ. En agir autrement, c'est s'exposer à fatiguer son

ſon eſtomac par le poids de l'eau qu'il contiendroit encore, & dont il eſt prudent qu'il ſoit débarraſſé avant de ſe mettre en chemin.

§. VI.

Mêlange du lait avec nos Eaux minérales, ſon utilité.

Le mêlange heureux du lait avec nos eaux minérales, & ſurtout avec la Géronſtere & la Sauveniere, n'étoit que peu ou point connu avant Fréderic Hoffman & le célebre Boërhave. Ce dernier eſt un des premiers qui ait reconnu cette propriété ſinguliere de nos eaux, de s'oppoſer au caillement du lait, & d'en faciliter le paſſage dans le ſyſtême des vaiſ-

seaux. Sa pénétration lui fit entrevoir de grands avantages de l'usage de nos eaux, ainsi coupées avec cette liqueur précieuse dans les maladies consomptives & dans les différentes acrimonies qui dépravent nos humeurs. Ses tentatives furent heureuses, les succès en furent si marqués, & les cures si brillantes, qu'il les compare à des miracles opérés par une main divine.

§. VII.

Des Aliments.

L'ÉCUEIL le plus dangereux, & celui où le commun des malades ne fait que trop souvent naufrage, sont les abus de la table.

Quelle qu'en fût l'utilité, j'aurois mauvaiſe grace de prétendre les ramener aux anciens uſages, & de leur impoſer les loix ſéveres du régime qu'on y obſervoit. Une ſoupe compoſée d'herbes aromatiques, qu'on alloit cueillir ſur nos rochers, un plat, rarement deux, compoſé d'aliments ſimples & ſains, qui n'avoient d'autres aſſaiſonnements que ceux que leur fourniſſoient quelques aromates, que le pays donnoit, tels que le thym, le cerfeuil, le fenouil ; des poulets, du veau, du mouton rôti, des truites, des écreviſſes étoient les ſeuls mets connus dans cet endroit ſauvage, les ſeuls qui y fuſſent tolérés. La faim, que l'uſage de nos eaux aiguiſe bientôt, & à

laquelle des promenades longues & pénibles donnoient la plus grande activité, rendoit cette nourriture autant délicieuse qu'elle étoit utile par sa simplicité.

Les temps sont bien changés. Les riches, que leur grandeur importune, & qui traînent à leur suite tous leurs besoins, même dans les endroits où ils sont le plus difficiles à contenter, ont changé la face de Spa. On s'est vu dans la nécessité d'y établir des auberges, où on mange aussi délicatement, & peut-être à un prix plus modique, que dans aucune ville de l'Europe. Les Grands y tiennent des tables ouvertes sur lesquelles les délices des Cours sont répandues avec profusion, & auxquelles

le malade qui y eſt admis, ne peut guere échapper au danger de la ſéduction.

En s'abandonnant aux compagnies qui peuvent le diſſiper, & affoiblir en lui cette moroſité plus inſoutenable ſouvent que la maladie même, le malade peut choiſir dans la multiplicité des mets qu'on lui préſente, ceux qui lui conviennent davantage, & s'abſtenir de ceux qui pourroient lui nuire. Mais un point eſſentiel, & auquel il ne peut faire aſſez d'attention, c'eſt que la quantité exceſſive bien plus que la qualité des aliments peut lui devenir funeſte. Il eſt des cas rares, où les aliments les plus bizarres & les plus mal-faiſants en apparence, guériſſent des maladies

rebelles au régime le plus scrupuleux; au-lieu que la trop grande quantité d'aliments, même les plus sains, n'a jamais produit que du mal. Si les organes destinés à l'assimilation des aliments, dont l'estomac est l'essentiel, & dont l'état bon ou mauvais influe sur celui de tous les autres, sont trop foibles pour agir sur la quantité qu'on en a prise, au-lieu de se changer en notre substance, ils se corrompent, & subissent chacun en leur particulier les changements qui leur sont propres; ils fournissent chacun leur acrimonie, & comme corps étrangers ils irritent & ne nourrissent point.

Les aliments dont il est bon de s'abstenir sont:

1°. Ceux qui ſont gras, & qui par leur onctuoſité augmentent encore le relâchement & la flaccidité des fibres de l'eſtomac, épaiſſiſſent la ſalive, les ſucs gaſtrique & inteſtinal, la liqueur pancréatique, la bile, &c. dont ils émouſſent l'activité, & s'oppoſent par-là au travail eſſentiel de la digeſtion, qui eſt toujours imparfaite & ne peut fournir que de mauvais réſultats.

2°. Ceux que trop de viſcoſité, ou une glu impénétrable aux ſucs digeſtifs rend incapables d'être digérés & de s'aſſimiler à nos humeurs, qui gênent par conſéquent l'eſtomac & l'incommodent par leur poids. Tels ſont toutes pâtiſſeries, les gâteaux au riz, les extrémités

des animaux, les fritures, les poissons sans écailles, &c.

3°. Les viandes naturellement dures, particuliérement celles de sanglier, de cerf, ou rendues telles par la fumaison & la salaison, dont la fermeté élude les forces digestives, & qui produisent tous les maux qui peuvent naître de leur séjour & de leur corruption.

4°. Tous les aliments qui ont une tendance à l'alcalescence, qui sympatise si peu avec nos eaux, les décompose & les rend d'un usage suspect. Telles sont toutes les viandes de haut goût, le chevreuil, le lievre, la becasse, sur-tout les oies, les canards, le cochon, auxquelles, pour les mauvaises qualités qu'elles réunissent toutes, on peut rappor-

ter les ragoûts, & tous les raffinements d'une cuiſine incendiaire & deſtructive.

Non dedit has natura dapes, hæc pharmaca tantum
Eſſe jubet. GEOFFROI HYGIEINE, pag. 67.

5°. Les légumes farineux, qui contiennent beaucoup d'air, qui ſe développe dans les premieres voies, les diſtend par ſa raréfaction, les irrite par ſon acrimonie, & peut donner naiſſance à des coliques vives & douloureuſes. Tels ſont les pois, les feves, &c.

6°. Enfin, les aliments qui par leur acidité trop forte peuvent irriter les nerfs déja trop ſenſibles. Tels que les groſeilles, les ceriſes, & généralement tous les fruits aigrelets avant leur parfaite maturité.

Les aliments dont il convient de faire usage sont :

1°. La viande tendre des jeunes animaux, tels que le bœuf bien nourri & médiocrement gras, le veau, le mouton, sur-tout celui de ce pays, auquel Mr. Lorry accorde de grandes qualités, les poulets, les chapons, les poulardes, les pigeonnaux, les perdreaux, &c. Toutes ces viandes sont celles qui conviennent le plus, aux personnes foibles & chez qui les fonctions sont languissantes. En général on doit les préférer rôties. Riches de tous leurs sucs, qui sont encore rendus plus actifs par l'action du feu, elles nourrissent davantage; & sous un moindre volume, que les viandes bouillies,

auxquelles l'eau a enlevé tout ce qu'elles contenoient de mucilage, qui eſt la ſeule partie nutritive, que Mr. Lorry, & avec lui tous les meilleurs Phiſiologiſtes, reconnoiſſe dans les différents corps que la nature a deſtinés à notre nourriture.

2°. Les poiſſons de riviere, les truites & les écreviſſes de nos ruiſſeaux, dont la chair eſt légere & d'un goût exquis, fourniſſent un bon chyle, & peuvent être digérés par les eſtomacs les plus foibles.

3°. Enfin les légumes tendres, & les fruits bien mûrs & fondants, ſont des aliments délicieux que de faux préjugés proſcrivirent jadis du régime impoſé aux buveurs d'eau.

C'est encore au grand Boërhave que nous devons le bien d'en connoître le prix & les vertus. Mr. Tissot aussi ne tarit point sur les éloges qu'il en fait. Leur jus, dit-il, qui est de tous les savons le plus doux, le plus fondant, le plus agréable, le seul nourrissant & fortifiant, conserve à la bile sa fluidité, enleve les obstructions, excite les intestins paresseux, guérit la mélancolie qui dépend des obstructions du bas-ventre, & convient extrêmement à ceux qui sont exposés à des fievres inflammatoires, ou à ceux qui tombent dans des fievres lentes produites par le desséchement ou par l'âcreté putride des humeurs : ils sont sur-tout le spécifique des maladies qui dé-

pendent de la corruption de la bile. (*a*)

§. VIII.

De la Boiſſon.

EN général le vin eſt la boiſſon à laquelle on doit donner la préférence, pourvu qu'il ſoit bien mûr, & qu'on en prenne avec modération. Peu de perſonnes s'accommodent de la bierre, qui nourrit trop, & qui peſe ſouvent ſur l'eſtomac de ceux qui y ſont peu accoutumés. Cependant celles qui en font leur boiſſon ordinaire, peuvent en boire à leurs repas, pourvu qu'elle ſoit légere & bien cuite. Le choix du vin n'eſt pas indifférent. Le vin rouge, & ſur-tout le

(*a*) Traité des maladies des gens de Lettres.

vin de Bourgogne doit être adopté par ceux dont la constitution est foible & relâchée. Au contraire, ceux qui pechent par l'acrimonie des humeurs, qui sont échauffés & dont l'état exige une boisson apéritive & rafraîchissante, doivent s'en abstenir & y substituer les vins blancs & diurétiques, tels que le vin du Rhin, ou de Moselle, dont l'âge a corrigé l'acide & l'âpreté.

Comme les eaux minérales portent à la tête, il est prudent de tremper son vin avec de l'eau simple & fraîche, ou avec de l'eau minérale. Le Tonnelet a ici un avantage sur toutes les autres fontaines. Ses eaux coupées avec le vin, lui donnent un montant qui, non-seulement plaît, mais qui,

dans bien des cas, peut ſervir à réveiller les fonctions engourdies d'un eſtomac froid & pareſſeux, & qu'il eſt bon de ſolliciter.

Quelques Auteurs ont cru fondé, je ne ſais ſur quel principe, que l'uſage de nos eaux minérales aux repas pouvoit être ſujet à quelques inconvénients. Sans prétendre aſſurer qu'elles puiſſent convenir généralement à tout le monde, nous pouvons nous en rapporter à l'expérience dont les déciſions doivent toujours l'emporter ſur les meilleurs raiſonnements. Les habitants de Spa en font depuis pluſieurs ſiecles leur boiſſon ordinaire, & en général il eſt peu de peuples qui aient l'eſtomac plus robuſte. L'étranger aime à les mê-

langer avec son vin, cet usage s'est même établi dans les principales villes de l'Europe sur l'autorité de Boërhave, qui les recommandoit ainsi coupées avec le vin, aux enfants foibles & rachitiques, sans que jamais cet usage ait été suivi du moindre revers. La seule précaution qu'il y ait à prendre, c'est d'être modéré sur la quantité qu'on en prend. Une boisson trop abondante, en noyant les sucs digestifs, en diminue l'activité. L'estomac distendu, tiraillé par la quantité excessive d'eau qu'on a bue, travaille imparfaitement les les aliments qui lui sont confiés : ils sont précipités dans les intestins avant d'avoir subi les changements qu'il doit produire en eux;

eux; les digeſtions ſont viciées, & ſuivies de près du défaut de nutrition & de l'affoibliſſement de la machine.

Ces réflexions nous conduiſent naturellement à dire un mot de l'abus ſi répandu aujourd'hui des boiſſons chaudes.

De toutes ces boiſſons la plus mal-faiſante, & celle qui s'accorde le moins avec nos eaux minérales, eſt le thé : feuille meurtriere, qui a cauſé des maux infinis, & dont l'uſage eſt preſque univerſel. Son principe aſtringent nuit ſurtout aux Buveurs d'eaux minérales-ferrugineuſes, par la propriété qu'il a, de précipiter le fer de ces eaux, d'en rendre l'effet nul ſur le corps humain, & de produire

des constipations opiniâtres par l'amas de ce minéral accumulé dans les intestins.

Le café, qui seroit un des meilleurs stomachiques amers, si on n'en faisoit usage qu'au besoin, nuit infiniment par l'abus qu'on en fait. Son huile amere, âcre & aromatique est, on ne peut plus, préjudiciable aux personnes seches, délicates, & dont les nerfs sont foibles, & très-irritables. Il convient, au contraire, à celles dont les fibres sont lâches & abreuvées, & qui rendent leurs eaux difficilement.

Une boisson dont il se fait encore une grande consommation, est le chocolat. Son usage doit être adopté par toutes les personnes

foibles & languiſſantes, qui ont beſoin d'une prompte réparation. On doit ſe garder des aromates qu'on y fait entrer; ordinairement leur uſage échauffe. Il contient beaucoup d'huile, qui ſe digere mal par les eſtomacs foibles. En général, il ne convient point aux perſonnes qui ſouffrent d'obſtructions.

§. IX.

De l'ordre qu'on doit mettre à ſes repas.

POUR terminer ce qui concerne les aliments & les boiſſons, auxquelles on doit donner la préférence pendant la cure des eaux minérales, il me reſte encore à parler de l'ordre qu'on doit mettre à ſes repas.

En général, les eaux ne doivent jamais se rencontrer dans l'estomac avec les aliments. L'action des eaux en pourroit être troublée, & réciproquement la digestion de ceux-ci se feroit mal. C'est pourquoi il est de la prudence de ne déjeûner qu'une heure ou deux après qu'on est de retour des Fontaines.

Le souper doit être fort léger: on doit en bannir les viandes, & généralement tous les aliments qui se digerent difficilement. Un bouillon, du pain, du biscuit, du fruit bien mûr & rendu plus savonneux avec le sucre, un gobelet de vin peut suffire à des malades qui doivent se lever le lendemain de grand matin, & boire des

eaux qui exigent un eſtomac vuide & en état d'en recevoir l'impreſſion.

Quant au dîner, il eſt difficile d'établir des regles générales là-deſſus : la coutume, la différence des tempéraments, les maladies même, mettent dans ceci une variété qu'il eſt impoſſible de ſaiſir, & qui exigeroit des détails qui n'entrent point dans mon plan. L'expérience, dit Mr. Gaubius dans ſa Pathologie, (*a*) nous apprend que les hommes mettent & ſupportent une variété étonnante dans leur façon de vivre ; de ſorte qu'on diroit qu'il n'y a preſque rien de conſtant ni de certain qui mette une différence entre l'uſage ſalutaire & l'abus des aliments.

(*a*) Page 221.

On peut cependant poser comme regle générale, & dont la transgression a souvent de mauvaises suites, qu'on doit se défier de l'appétit qu'on apporte à table, pendant qu'on boit les eaux; qu'il est mal-sain de s'y abandonner inconsidérément, souvent dangereux de le contenter tout-à-fait.

Enfin, s'il y a des inconvénients à craindre de s'en tenir opiniâtrément à un seul & unique aliment, même le plus sain, parce que cela émousse les sensations, & met l'estomac dans la désuétude d'en digérer d'autres; il n'est pas moins périlleux de le surcharger d'une multiplicité de mets différents : rien ne nuit tant à la digestion que ce mêlange.

CHAPITRE VIII.

De la néceſſité de l'exercice.

IL n'eſt rien où le Médecin rencontre plus d'oppoſition chez ſes malades, & ſur-tout chez les femmes délicates & vaporeuſes, que dans ce point intéreſſant du régime qui eſt l'exercice. Ardents à défendre leur inaction, ces malades s'aigriſſent, & ſe refuſent aux plus vives ſollicitations; c'eſt les mettre dans un état violent, de les tirer de leur ſolitude.

On ne doit cependant point attendre de grands effets de nos eaux, même priſes avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, ſi on manque à ce point eſſentiel. Quelle

que soit l'activité du fer ainsi dissout dans nos eaux, son action ne subsiste, qu'autant de temps qu'il roule dans les vaisseaux : dès qu'il en est sorti, elle cesse, il ne reste à la fibre, que celle qu'il lui a communiquée par irritation, & cette force s'évanouit bientôt, si on ne l'entretient par le mouvement & l'exercice. Boërhave est précis là-dessus, & il ôte tout espoir de guérison aux malades qui refuseroient de s'y assujettir.

En leur recommandant l'exercice, je suis bien éloigné de leur permettre des mouvements violents & long-temps continués, qui pourroient les épuiser. Cet abus entraîneroit après soi les plus fâcheux accidents.

De tous les exercices qui leur conviennent, la promenade au grand air eſt celui auquel je donne la préférence, ſur-tout ſi elle ſe fait à cheval. Cet exercice, ſi recommandé par Sydenham, eſt excellent pour la tête & pour la poitrine, qu'il fortifie; mais ſur-tout pour les viſceres du bas-ventre, dont il emporte les obſtructions les plus invétérées. On ne doit jamais le prendre d'abord après le repas; l'eſtomac en ſouffriroit & la digeſtion en ſeroit interrompue. Ces promenades doivent ſe faire avant ou quelques heures après le dîner.

Si les premiers exercices fatiguoient d'abord, & paroiſſoient même faire plus de mal que de

bien, on ne doit pas pour cela les abandonner; le corps s'y fera à la longue, & peu-à-peu on parviendra à prendre beaucoup de mouvement ſans fatigue & avec les plus grands ſuccès.

Levat morientia motus
Corpora, queis fruſtrà Phœbus pater ingerat herbas.

GEOFFROI HYGIEINE, pag. 109.



CHAPITRE IX.

Des légeres incommodités qui peuvent ſurvenir pendant l'uſage de nos Eaux minérales & des remedes qui leur ſont propres.

NÉ pour ſouffrir, l'homme auroit droit de ſe plaindre de la nature, ſi cette loi n'étoit générale, & n'enveloppoit tous les êtres vivants. Il n'eſt point de plaiſir pour lui qui n'ait ſes peines.

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid.

La ſanté ne s'acquiert, ne ſe ſoutient que par les privations; & ſi par une fatale néceſſité qui eſt attachée à ſon exiſtence, les agents extérieurs à l'action deſquels il ne

peut se soustraire, l'alterent ou la détruisent ; pour reculer l'instant fatal qu'il craint & qui est inévitable, il est obligé de lutter contre la répugnance qu'il a pour des remedes amers & dégoûtants, & de souffrir tous les maux dont leur action sur lui n'est point toujours exempte.

Si la nature a épargné à nos eaux le premier de ces inconvénients, leur usage n'est point toujours à l'abri du second. Il est quelquefois accompagné de quelques incommodités qui rarement ont du danger, & qui souvent finissent d'elles-mêmes, ou cedent à l'administration de quelques remedes légers.

Elles dépendent, ou de l'iner-

tie & du relâchement de l'eſtomac & des inteſtins, ou de la ſenſibilité extrême de la fibre & de l'irritabilité des nerfs.

Dans le premier cas, les eaux croupiſſent dans l'eſtomac & le canal inteſtinal; elles paſſent difficilement : le malade a le ventre tendu, la reſpiration eſt gênée par le refoulement de l'eſtomac vers la poitrine; il a la tête peſante, & ce n'eſt que difficilement qu'il ſe défend du ſommeil qui l'accable; quelquefois il ſe plaint de colique, le plus ſouvent il n'éprouve que des borborygmes qui le tracaſſent & l'inquietent. Tous ces accidents cedent à l'uſage de quelques gouttes ſpiritueuſes & aromatiques, telles que la liqueur anodine de Hoff-

man, l'esprit carminatif de Sylvius, l'esprit de lavande composé, l'eau de menthe poivrée, &c. sur-tout si on y ajoute quelque teinture amere & stomachique, telle que l'élixir viscéral de Hoffman, &c.

Les accidents qui tirent leur source de l'éréthisme des fibres, & de l'irritabilité des nerfs, sont le vertige, les maux de tête, l'insomnie, les spasmes qui affectent quelque partie, ou qui se généralisent, les douleurs sourdes des articulations, la courbature, les horripilations, la fievre, tous ces symptômes cedent à la diete, aux boissons acidules & rafraîchissantes, aux lavements d'eau simple, & à la saignée, s'il y a plénitude

ou dureté du pouls. Si la prudence exige alors qu'on interrompe l'uſage des eaux pour quelques jours, juſqu'à ce que les nerfs ſoient calmés, ce ſeroit manquer de diſcernement & de courage de les abandonner tout-à-fait. Il eſt même dans l'ordre des choſes que la fievre ſe mette quelquefois de la partie pendant l'adminiſtration des remedes qu'on oppoſe aux maladies longues & invétérées. La plupart des maux chroniques, & ſur-tout les maladies convulſives du ſexe, qui dépendent d'un dérangement dans les évacuations qui lui ſont propres, ont beſoin d'être changés en aigus pour les amener à une heureuſe terminaiſon. C'eſt ici que la ſentence d'Hyp-



pocrate se vérifie ; savoir, que la fievre met fin à la convulsion.

Les hypocondriaques & les femmes vaporeuses sur-tout, sont sujets à se trouver mal des eaux dans le commencement ; quelquefois même cette mauvaise disposition se soutient tout le temps qu'on les prend ; il ne faut point pour cela les abandonner, dit Sydenham. Il conseille dans ce cas de prendre, en se couchant, le *laudanum*, étendu dans quelque eau antispasmodique. (*a*)

Il est encore une incommodité qui peut devenir de conséquence quand on la néglige, & qui n'est rien quand on y prête attention. C'est

(*a*) *Sydenham Opera. Tom.* 1, *pag.* 271.

C'eſt la conſtipation qui eſt un effet dépendant de l'action du fer contenu dans nos eaux. De légers eccoprotiques donnés à des intervalles peu éloignés, les bains tiedes, un régime végétal & rafraîchiſſant obvient à cette incommodité. L'uſage de ces doux purgatifs ne juſtifie aucunement l'abus qu'on fait quelquefois des draſtiques & d'autres purgatifs violents, qui nuiſent infiniment, & détruiſent en un jour le bien que nos eaux pourroient avoir fait en pluſieurs ſemaines. On doit être certain, dit Sydenham, que dans toutes les maladies où la foibleſſe eſt le vice dominant, & dans leſquelles il eſt néceſſaire d'inſiſter ſur les toniques & les fortifiants,

les évacuations telles qu'elles soient nuisent toujours.

Je passe à deux précautions utiles, & qui peuvent trouver ici leur place.

La premiere regarde les personnes du sexe qui doivent s'abstenir de prendre ces eaux pendant le temps de leurs regles. Ceci souffre cependant une exception, c'est celle où on les prendroit pour la suppression ou le retardement de cette évacuation; alors il faut les continuer, même dans ce période, mais en diminuer la dose, & les boire moins brusquement.

La seconde concerne tous les Buveurs d'eau en général. C'est de mettre un frein à leurs passions, d'être sur-tout très-réservés

dans l'uſage des plaiſirs de l'amour, & de fuir comme un très-grand mal tout ce qui peut les occuper trop fortement & leur affoiblir le corps en fatigant leur eſprit.



CHAPITRE X.

Des remedes qui doivent quelquefois accompagner l'usage des Eaux minérales en qualité de subsidiaires.

S'IL est des cas, où il est nécessaire d'en venir à certains remedes qui puissent tempérer l'action trop vigoureuse de nos eaux, ou obvier aux inconvénients qui résultent quelquefois de leur usage, il est aussi des circonstances dans lesquelles on en appelle d'autres au secours de ces mêmes eaux, quand elles n'ont point assez d'énergie pour vaincre des maux rebelles & opiniâtres.

Ces cas sont, 1°. quand la cause

qui entretient la maladie, eſt au-delà des atteintes de la nature & réſiſte à l'activité de nos eaux minérales. Cela a principalement lieu dans les obſtructions invétérées des viſceres du bas-ventre, qui tirent leur ſource de l'inertie des ſolides & de l'épaiſſiſſement de fluides. Cantonnées dans les derniers replis des vaiſſeaux dans leſquels la circulation eſt toujours très-lente, ce n'eſt que par la combinaiſon des remedes les plus actifs qu'on peut parvenir à les ébranler & à les fondre. En combinant les fondants apéritifs avec les eaux, on réuſſit ordinairement à vaincre cette maladie rebelle; mais il faut toute la prudence du Médecin pour ſe tirer de ce pas délicat.

Le second cas est dans l'inertie, & le relâchement total de la machine, qui succede assez ordinairement aux évacuations excessives, à l'usage immodéré des boissons chaudes, à l'abus des bains tiedes, à une diete outrée, &c. Les toniques amers & astringents conviennent beaucoup ici, tel que le quinquina, qui, pris avec nos eaux, peut se donner avec avantage, même dans la circonstance où quelque obstruction pourroit en rendre l'usage suspect.

Au contraire, quand la fibre est trop seche, trop tendue, alors il faut user de remedes contraires à cette disposition. Les bains tiedes, les lavements d'eau douce remplissent cet objet. J'en ai parlé

plus amplement au Chapitre cinquieme.

Enfin, ſi des paſſions violentes, ou une vie remplie d'excès ont jetté les nerfs dans le dernier état de foibleſſe, ſi la machine eſt tombée dans cet état de délabrement, qu'il n'y ait que peu ou point d'eſpérance à concevoir de l'action des meilleurs remedes, alors les bains froids, pris avec précaution, & à quelques jours d'intervalle, tandis qu'on fait uſage des eaux de la Géronſtere, operent des cures merveilleuſes, & qui ne peuvent s'obtenir que par cette heureuſe combinaiſon.

CHAPITRE XI.

Des plaisirs différents que l'on goûte à Spa.

Ille terrarum præter omnes angulus ridet.
HORAT. Od. VI. L. II.

CE seroit se former une idée fausse de Spa tel qu'il est aujourd'hui, de s'imaginer que ses eaux, qui attirent tant de malades chaque saison, dussent aussi le rendre le lieu du monde le plus triste & le moins propre à favoriser les plaisirs qu'on viendroit y chercher. Loin d'être un endroit qui attriste par le spectacle affligeant de l'humanité souffrante, Spa est bien plutôt celui où l'on goûte les plaisirs les plus vrais & les plus variés.

Depuis l'établiſſement des Redoutes, le nombre des perſonnes qui viſitent ce Bourg célebre, s'eſt accru prodigieuſement; les infirmes, qui étoient auparavant les ſeuls hôtes qu'on y connût, mêlés dans la foule, ſont preſque imperceptibles & n'influent en rien ſur la multitude. Emportés par le torrent, ils ne s'occupent de leur maladie qu'un inſtant avec leur Médecin, & pendant qu'ils prennent les eaux; le reſte de la journée eſt conſacré au plaiſir, qui eſt le ſeul Dieu auquel on ſacrifie. Le bien qui réſulte de cet eſprit de diſſipation, ne peut s'apprécier, & il n'y a point à douter qu'il ne contribue autant que l'efficacité des eaux mêmes au prompt rétabliſſement de leur ſanté.

L'amour, le jeu, les bals, les assemblées & les spectacles absorbent tous les moments de l'étranger à Spa. A peine de retour des eaux, il lui tarde de voler au Vaux-Hall; bâtiment vaste & superbe, & qui le céderoit à peu de palais. La magnificence de ses salles, la beauté de sa situation le rendent le lieu le plus délicieux de l'endroit: placé entre les chemins de la Sauveniere & de la Géronstere qu'il sépare, il invite le malade qui revient de ces fontaines à y entrer; la foule qui s'y précipite, le décide: il y déjeûne, il y danse, il y joue; & telle est la magie de ce lieu enchanté, qu'il n'en bougeroit pas, si l'appétit, qui suit de près l'usage de nos eaux,

ne l'avertiſſoit que ſon dîner l'attend.

A quelques inſtants de relâche qu'on lui accorde après dîner, & qui doivent être employés à la toilette, ſuccedent de nouveaux amuſements.

A cinq heures la belle promenade qui eſt au bas de Spa, eſt couverte de monde qui attend, en reſpirant le frais, l'heure du ſpectacle ou du bal. Ces divertiſſements ſe donnent alternativement un jour l'un, un jour l'autre, à la Redoute ou Maiſon d'aſſemblée, ainſi nommée, parce qu'on y tient toutes les aſſemblées qui ont lieu les jours de ſpectacle : les bals ſeuls ſe partagent avec le Vaux-Hall.

La Redoute eſt un bâtiment

magnifique, situé au centre du lieu : ses salles sont spacieuses & de la plus grande beauté. La salle des bals sur-tout, étonne par son étendue & la richesse de son architecture. C'est dans ces lieux, c'est à ces divertissements publics, qu'on peut se former une idée du nombre & de l'éclat des personnes qui s'y trouvent rassemblées. Unies par les nœuds d'une amitié qui s'établit à l'instant, & qui se fortifie par l'usage, toutes les nations du monde viennent y déposer toute rivalité nationale : le plaisir regne sur toutes, & n'en fait qu'un même peuple. Il semble, dit l'élégant Auteur des anciens amusements de Spa, que l'Europe entiere se trouve ici par députés,

pour y expoſer les caracteres originaux de toutes les nations, que l'on auroit peine à démêler ailleurs.

Le jeu, cette paſſion dangereuſe quand elle eſt pouſſée à l'excès, n'a point les mêmes inconvénients à Spa que par-tout ailleurs. La ſageſſe du Gouvernement qui préſide à la police, a ſu, par de bonnes loix, mettre la fortune de l'étranger à couvert des entrepriſes des frippons & des pieges des chevaliers d'induſtrie.

Ces parties fines & ſecretes, ces jeux clandeſtins, où la franchiſe & la probité ne ſont que trop ſouvent la dupe de l'aſtuce & de la mauvaiſe foi, ſont prohibés, & les délinquants pourſuivis par l'Officier de Police, qui y eſt établi par

le Prince pour y maintenir le bon ordre & veiller à la tranquillité publique.

Il n'est permis de jouer qu'aux Redoutes. La protection particuliere que Son Altesse leur a accordée, la bonne foi qui préside à ces jeux, illicites à la vérité, mais qui sont tolérés par-tout où il y a des eaux minérales, doit rassurer ceux qui viennent en courir les hasards, & éloigner de leur esprit toute idée de malversation & de surprise.

Il est encore d'autres objets qui peuvent occuper agréablement le loisir de l'étranger. Ceux qu'un esprit mûr & réfléchi éloigne de ces plaisirs bruyants & tumultueux, sont à même d'en goûter de plus

tranquilles & peut-être plus innocents. Les bibliotheques établies par des Libraires qui s'y rendent de Liege, & chez qui on souscrit à un prix fort modique, peuvent remplir leurs instants par la lecture de livres qui plaisent & occupent peu. Les boutiques de l'Artiste, qui leur sont toujours ouvertes, peuvent contenter leur goût pour les arts, & dissiper par leur variété l'ennui de la solitude. Les chef-d'œuvres des Vernet, des Greuze, des Boucher; les Guirlandes des Vanhuisum, des Batiste, rendus avec goût & précision, seroient des ouvrages inestimables, si le vernis qui couvre toutes ces beautés, étoit plus solide & ne se gerçoit pas.

Il me reste à parler de deux Artistes célebres, qui auroient dû être nommés les premiers. L'un est Mr. le Chevalier de Fassin, Peintre sublime & vrai. C'est en gravissant sur nos rochers escarpés, c'est en s'abandonnant à l'horreur des précipices que creusent les torrents, qu'il dérobe à la nature ces teintes mâles & vigoureuses, ces idées hardies, ces sites bizarres & pittoresques qu'il rend avec tant d'élégance & de vérité dans les chef-d'œuvres qu'il produit avec une fécondité étonnante.

L'autre est Mr. Xhrouët, digne Emule du fameux Plumier. Ses talents dans l'art de tourner, l'ont rendu célebre; & c'est à eux qu'il doit la gloire d'avoir eu les plus

grands

grands Princes de l'Europe pour éleves dans cet art délicat. Il l'exerce encore à l'âge de ſoixante & onze ans, & ſon tour fait éclorre chaque jour des prodiges de goût & de délicateſſe.

Les environs de Spa fourniſſent des promenades agréables & inſtructives. Par-tout on y voit les colons de cette terre infertile lutter contre les rigueurs de la nature & l'âpreté du climat.

Vervier ſur-tout mérite d'être vu. Cette Ville, belle & riche, & la plus conſidérable après la Capitale, doit ſa ſplendeur à l'induſtrie & au travail de ſes habitants. Ses draps, dont il ſe fait des envois conſidérables dans toutes les parties du monde, égalent aujour-

d'hui ce que l'Angleterre & la Hollande peuvent fournir de plus parfait en ce genre. Elle est située au Nord de Spa, dont elle n'est éloignée que de trois lieues : une chaussée magnifique que son Magistrat a fait construire, & qui vient aboutir à Theux, en rend l'accès facile de ce côté.

Malmedi, petite ville du pays de Stavelot, située à l'Est & à trois lieues de Spa, mérite aussi l'attention de l'étranger. Entourée, pressée par des rochers arides & escarpés, environnée de landes incultes & sauvages, elle a su vaincre toutes les oppositions que la nature mettoit à son agrandissement & à sa fortune. Ses Négociants qui vont chercher à Cadix

& dans d'autres Ports éloignés des quantités confidérables de cuirs que fournit l'Amérique, ont rendu cette petite ville le centre d'un commerce fort étendu. Sa Tannerie eft la plus belle de l'Europe.

Stavelot, Capitale du Pays, le cede en richeffes & en grandeur à fa rivale. Elle n'a rien de particulier & qui foit digne d'attention que fon Monaftere, dont les Religieux fuivent la regle de faint Benoît, & dont l'Abbé eft Prince Souverain.

Theux, Chef-Ban du Marquifat de Franchimont, eft fitué à l'Oueft de Spa, dont il eft éloigné d'une petite lieue & demie. La grande & belle chauffée qui conduit de Liege à Spa, le traverfe.

Il est renommé par ses Forges, dans lesquelles on exploite les mines de fer que le pays fournit, & qui sont très-abondantes : c'est dans ce lieu qu'on tiroit le plus beau marbre noir du pays : cette carriere est abandonnée.

La Casçade du Coo est encore un objet qui pique la curiosité de l'étranger, & lui fait franchir les difficultés d'un chemin bizarre & périlleux. La route, dit l'Auteur des anciens amusements de Spa, en est rude, étant sur une montagne toute pierreuse. Elle est d'ailleurs si étroite dans quelques endroits, qu'il n'y a pas un pied de terrein au-delà de l'orniere : d'où on pourroit culbuter dans un vallon fort profond, si elle n'étoit

point bordée d'arbriſſeaux, comme elle l'eſt preſque par-tout, qui garantiſſent du précipice, & en dérobent à la vue une partie. Cependant ces vuides qui ſe font appercevoir de temps en temps, découvrent le fond du vallon, qui inſpire une horreur ſecrete, dont on ne peut ſe défendre qu'en bonne compagnie. L'attention d'ailleurs eſt ſuſpendue par l'impatience de voir la caſcade dont on entend le bruit de fort loin. Cette caſcade qui mérite d'être vue, ſe forme de l'amas des eaux, qui s'écoulent de toutes les montagnes plus élevées, & forment en cet endroit un torrent aſſez large. Il ſe fend en deux bras contre une pointe de roc, qui le diviſe, & autour

duquel il s'eſt formé deux lits. On a pratiqué ſur chacun d'aſſez mauvais ponts de bois, couverts de branchages, de rocailles & de terre. Ces ponts ne ſont guere aſſurés: le bruit de l'eau, qui coule deſſous, & ſur-tout celui de ſa chute, impriment une certaine frayeur qui fait douter de la ſûreté de ces ponts. Ce bruit redouble après les groſſes pluies, qui ont enflé le torrent & augmentent la beauté de la chute. Il eſt effrayant, ſur-tout, quand il fait beaucoup de vent, qui éleve des bouillons de cette eau irritée, un nuage de pluie fine, qui couvre tous les environs.

L'un des deux torrents eſt beaucoup plus fort & plus rapide que l'autre. Chacun paroît former di-

verſes chutes à cauſe des inégalités du rocher, le long duquel ces eaux ſe précipitent. Mais cette inégalité fait le plaiſir de la vue en offrant une infinité de caſcades particulieres, ou de petites nappes d'eau infiniment plus belles que celles qu'on imite par l'art. Ce torrent tombe de fort haut & fait une des belles caſcades de l'Europe. Il forme au pied du roc une eſpece de lac, qui s'écoule dans la petite riviere d'Ambleve, où l'écume qu'il forme par ſa chute, eſt portée à un quart de lieue de là. Cette eau ſert à faire tourner les roues d'un moulin, qui eſt au bas du roc; & la maiſon du meûnier eſt la ſeule habitation qu'on voie dans cet endroit ſauvage.

ERRATA.

P*Age* 5, *ligne* 8, prévenu, *lifez* prévu.

Page 27, *ligne* 14, Boiffonnier, *lifez* Poiffonnier.

Page 40, *en titre*, minéraliffent, *lifez* minéralifent.

Page 53, *ligne* 8, diaphanéite, *lifez* diaphanéité.

Page 117, *ligne* 4, échauboulures, *lifez* échaubrulures.

Page 128, *ligne derniere*, dont l'effet eft toujours fûr, *ajoutez* & l'efficacité.

Page 152, *ligne* 19, qu'elles, *lifez* qu'ils.

Page 168, *ligne* 5, il ne refte à la fibre, *lifez* il ne refte de force à la fibre.

Page 189, *ligne* 18, prohibés, *lifez* prohibées.



TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Livre.







